



LE SECRET DE NE JAMAIS MOURIR

ROMAN FANTASTIQUE PAR

A. PASQUIER

ILLUSTRATIONS DE CUYCK

A. Pasquier

LE SECRET

DE NE JAMAIS MOURIR

ROMAN FANTASTIQUE



ILLUSTRATIONS DE CUYCK

LE SECRET

DE NE JAMAIS MOURIR

SUIVI D'UNE

HISTOIRE D'AUTOMATES

PAR

A. PASQUIER

Collection "IDES... ET AUTRES" , volume HORS COMMERCE N° 39
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Copyright:

Les droits sur les textes et illustrations de ce volume
demeurent l'exclusive propriété des ayants droit.

Imprimé en Belgique



C. L. S. P. E. R.

Table des matières

LE SECRET DE NE JAMAIS MOURIR

Chapitres	Pages
I. Douceur de vivre	5
II. Confidences d'un homme grave	6
III. La Conquête de l'impossible	9
IV. Attente	14
V. Argus multifrons	16
VI. L'Ennemie rentre dans la place	19
VII. Liliانا	21
VIII. Les Enigmes	25
IX. Combat entre l'homme et le temps	30
X. Du XVI ^m e siècle à Ostende-quai	32

UNE HISTOIRE D'AUTOMATES

(en 8 chapitres)

Le Secret de ne jamais mourir

ROMAN FANTASTIQUE

A Monsieur Victor ROSSEL

L'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort!

BERGSON.

I.

DOUCEUR DE VIVRE

A MIDI PRÉCIS, le steamer d'Ostende quitta Douvres et divisa de son étrave les flammes de la mer ensoleillée. Je respirais avec délices le souffle âcre et bienfaisant de l'immense horizon, quand je sentis une main se poser sur mon épaule.

— Comment, toi, Edward ! m'écriai-je joyeusement.

— Moi-même, mon cher, et j'en suis bien aise, car, puisque je te rencontre, cette petite traversée promet d'être agréable !

La coïncidence m'enchantait. Je n'avais plus revu depuis de nombreuses années cet ami d'enfance, Edward Fieldson, professeur à l'Université d'Oxford et l'une des gloires médicales de l'Angleterre était aussi modeste

que célèbre, aussi affable que savant. Tandis qu'il se renseignait affectueusement sur ma santé, mes travaux, ma famille, nous gagnâmes le pont supérieur où nous nous installâmes confortablement dans de profonds fauteuils d'osier. Rêveur un instant, je considérais le va-et-vient de l'équipage, la mâture grêle, et les cheminées jaunes du navire. Elles se couronnaient de mouvantes sphères vaporeuses qui se gonflaient, se multipliaient en se dégageant l'une de l'autre, et s'élargissaient en un énorme panache qui couvrait tout l'horizon de l'Ouest. A nos pieds, sous le bastingage, la mer venait écraser au goudron de la coque ses petits flots où se délayaient de l'or et de l'azur. La brise qui montait du large était bonne comme de l'eau fraîche quand on a soif. Le ciel éclatant chantait, eût-on dit, une allègre symphonie de lumière. Le bateau lui-même, bercé par un léger tangage, semblait ne pas se tenir de gaieté.

— Douceur de vivre ! m'écriai-je, ému par ce bonheur épanché partout dans la nature, et sans paraître remarquer un étrange pli d'amertume qui s'obstinait à assombrir le front de mon interlocuteur. Comme on apprécie, dans ces heures si rares de calme parfait, toute la valeur de l'existence, et comme on comprend combien il est criminel et fou d'en fuir les bienfaits ! Précisément, connais-tu ce fait-divers bizarre qui défraye aujourd'hui toutes les conversations du Royaume-Uni, ce romanesque suicide à la dynamite d'un vieillard fabuleusement riche, entouré de tous les présents d'une longue et glorieuse carrière ?

À ces derniers mots, mon ami avait fait un brusque geste d'effarement, qui me causa la plus grande surprise. Lui, dont la correcte impassibilité de médecin était devenue proverbiale à l'Université, il pâlit d'anxiété, et ses yeux exprimèrent un violent effroi.

— Comment, toi aussi ? Tu sais ?...

Je lui tendis un journal déplié, et il lut à mi-voix, d'un ton angoissé, l'article qui résumait la rumeur générale. Sir Laurence Merly, célèbre par l'emploi intelligent et humanitaire qu'il faisait de son inépuisable fortune, venait de mourir dans des conditions mystérieuses. L'explosion d'une cartouche de dynamite avait anéanti son cabinet de travail et dispersé les restes de son corps. On ignorait les causes de cette étonnante catastrophe, mais l'instruction commencée semblait faire pressentir qu'elle fut pleinement voulue par la victime...

— Cette aventure, conclut d'une voix creuse le docteur Fieldson, constitue l'événement le plus inouï auquel, de ma vie, j'aie été mêlé...

— Mêlé ?

— Oui. Oh ! une histoire épouvantable ! Je puis te dire cela, à toi. J'ai, du reste, l'intention de tout divulguer. Veux-tu que je te raconte, séance tenante, cette folie ? Cela nous fera pas-

ser plus courtes les trois heures de la traversée.

— Comment donc ! Mais tu me fais mourir de curiosité !...

Je regardai le docteur Fieldson. Il était redevenu maître de lui. Je voyais son grand front de savant se détacher sur la vaste solitude de la mer. Il parla lentement, accompagné en sourdine par les gémissements de l'hélice, qui déroulait de longs bruissements d'eau remuée.

II.

CONFIDENCES D'UN HOMME GRAVE.

— Il y a huit jours, pour la première fois, j'étais appelé chez sir Laurence Merly, dont je ne connaissais jusqu'alors que la réputation de milliardaire lettré et un peu excentrique.

Non sans curiosité je pénétrai dans l'hôtel, meublé avec un goût sévère, qu'il habitait X... street. Beaucoup de confort et peu de luxe. Malgré moi, je fus saisi d'un certain respect lorsqu'on m'introduisit dans le vaste cabinet de travail où sir Laurence m'attendait. D'immenses bibliothèques tapissaient les murs. Sur des rayons, des fioles de formes diverses se succédaient, avec des cornues torses et des appareils mécaniques dont, à première vue, malgré mon expérience de la physique, je ne parvins pas à saisir l'utilité. Un étrange demi-jour faisait dans la pièce une atmosphère mystérieuse.

Je saluai mon hôte qui, debout, me tendait la main, cordialement. C'était un grand vieillard, assez maigre, au teint blême, à la voix éteinte, aux gestes automatisés. Ce qui me frappa de stupeur, ce fut l'expression profonde, prenante, déchirante de son regard ; ses yeux semblaient se plonger en vous pour vous arracher vos pensées. Et avec cette anxiété troublante, le sourire des lèvres, un peu complaisant et ironique, faisait le plus étrange contraste.



« C'était un grand vieillard assez maigre ». (page 6)

— Ah! ah! fit-il, sans paraître remarquer l'hésitation qui s'était emparée de moi, préparez-vous, monsieur le professeur, à examiner un cas que vous n'avez certes pas rencontré encore. Ce sera probablement une nouveauté extraordinaire pour vous, et, excusez-moi si, malgré tout le respect que je dois à votre science... — et son sourire, ici, redoubla d'ironie... — je suis forcé de vous faire un peu la leçon...

Ailleurs, un semblable exorde m'eût paru d'une insolence insigne, mais ici, il ne fit qu'aiguillonner ma curiosité. Sir Laurence me désigna un siège, et, s'étant lui-même assis, il resta quelques minutes sans mot dire, tenant son front entre ses mains de cire jaune. Un faible rythme émergea du silence; une vaste horloge, de sa voix haletante, compta les secondes. En cet instant, tout le cabinet, avec le maroquin de ses reliures, les gestes de ses appareils singuliers, l'éclat de ses machines inconnues, me parut redoutable et hallucinant comme, au Moyen-Age, les antres des alchimistes...

Mon hôte releva la tête. Ses regards s'arrêtèrent une minute sur le cadran d'émail, en même temps qu'une flamme de bizarrerie explosait dans ses yeux et qu'une expression énigmatique s'attardait sur ses traits. Puis, se tournant vers moi, il me dit d'une voix grave :

— Monsieur le professeur, j'ai désiré m'entretenir avec vous au sujet d'une découverte assez importante que j'ai faite, et qui intéresse l'art que vous exercez avec tant d'éclat. Je vous dirai tout à l'heure quelles sont les réflexions qui m'amènèrent à vous révéler ceci, et la mesure dans laquelle j'entends que vous utilisiez la confession que je commence. Permettez-moi d'abord de me faire connaître. Je m'appelle, de mon vrai nom, Jack Northmann, et je suis né à N... petit village du Northumberland, le 11 octobre 1545.

— Permettez?

— Le 11 octobre 1545.

— Il convient à tout inventeur d'être distrait. Vous avez dit, je pense, *quinze cent quarante-cinq*?

— Je ne suis pas distrait le moins du monde, et c'est bien le 11 octobre quinze cent quarante-cinq que j'ai voulu dire.

Je ne sourcillai pas. Cet homme était frappé évidemment de folie intermittente. Comment ne l'avais-je pas deviné plus tôt? La face émaciée par la souffrance, le regard qui s'égarait, une certaine gêne d'élocution me firent diagnostiquer une monomanie accentuée, prodrôme de la paralysie générale, chez ce vieillard qui atteignait certainement un grand âge. Mais sir Laurence secoua la tête, et l'acier de ses yeux jeta de dures étincelles.

— Vous me croyez fou? dit-il. Vous vous trompez, monsieur le professeur. Il est bien vrai que je suis né en 1545, ce qui me donne aujourd'hui l'âge respectable de trois cent soixante-quinze ans...

Je me gardai bien de contredire en aucune façon ce maniaque. C'était là une des plus étranges aliénations que j'aie rencontrées au cours de ma carrière. Comme toujours, en pareil cas, j'abondai dans le sens du malade :

— Vraiment? Voilà au moins un cas peu ordinaire. La mort, d'une exactitude cependant si minutieuse, hélas! vous a donc oublié? Vous êtes...

Mon interlocuteur m'arrêta d'un regard terrible.

— Non, répondit-il d'une voix forte, non, la mort ne m'a pas oublié. C'est moi qui l'ai vaincue, qui l'ai refoulée comme un châtelain fait d'un ennemi dont les échelles s'agrippent aux murailles de son manoir. Quelles armes ai-je employées pour cela? Tenez, voulez-vous voir?

Il s'animait. Ses doigts, nerveusement, firent sauter les boutons de son gilet, qui fut ouvert avec brusquerie...

Je poussai un cri, et m'affalai sur

une chaise, terrassé par une stupéfaction qui me fit l'effet d'un coup de massue...

Cet affolant personnage avait ouvert son corps ainsi que le coffre d'une horloge; et l'intérieur de ce corps contenait, non pas des viscères ou des vaisseaux, mais des tiges de métal poli, des tuyaux s'entre-croisant en treillis et se gonflant en cornues, des fils où sautillaient des étincelles, des cadrans dont l'aiguille frétillait; et, au milieu de ce fouillis étrange, tandis que l'Homme-Machine me couvrait d'un regard où se mêlaient une affre spectrale et un triomphe farouche, je vis de mes yeux, au plus profond de la caverne de sa poitrine, une petite bielle luisante qui allait et venait d'un mouvement doux et puissant, en écrasant, à chaque pulsation, l'éclair lourd d'un reflet d'or...

III.

LA CONQUÊTE DE L'IMPOSSIBLE.

Lorsque se calma l'émotion qui m'avait violemment étreint à cette vision effarante, l'homme-machine parla ainsi :

— Maintenant que, vous rendant à l'évidence, vous voulez bien, monsieur le professeur, ajouter foi à mon récit, permettez-moi de vous évoquer les premières années de ma longue vie, ainsi que les réflexions et les études qui m'amènèrent à remplacer par des appareils artificiels, mais plus solides, les frères éléments de mon organisme.

Dans cette Angleterre encore à demi-sauvage du XVI^m siècle, mes parents, cultivateurs très besogneux qu'éprouvaient périodiquement les fléaux et la guerre, traînaient une existence lamentable, et mon enfance fut désolée et farouche. Le vœu de mon père était de me voir embrasser l'état ecclésiastique, mais je ne me sentis jamais de vocation

impérieuse pour la prêtrise ou la vie monastique. Je fis donc, à Oxford, mon



« Je m'enfonçai de plus en plus dans les arcanes de la physiologie ». (page 8.)

trivium et mon quadrivium, après quoi je pris la brusque décision d'étudier la médecine et les sciences philosophiques.

En 1566 je quittai donc l'Angleterre et suivis pendant huit ans les cours de l'Université de Bologne, où je devins professeur.

De la glaciale Angleterre, j'étais passé dans cette atmosphère enivrante, chargée de vertige et d'âpres essences, qui baignait l'Italie au xvi^me siècle.

me. Bologne, fit de moi un chercheur presque halluciné.

Quels sont, me demandez-vous, les événements qui me mirent sur la trace de mon invention? Tout d'abord l'engouement de cette époque pour la médecine et les sciences naturelles. C'est au xvi^me siècle que l'on fit la décou-



CUYER

« Pendant que je gisais inconscient sous l'action de violents narcotiques » (page 13.)

Ce changement exerça en moi un charme singulier, et sembla ranimer un feu qui couvait depuis longtemps dans mon âme. L'enthousiasme scientifique qui régnait alors dans l'Occident entier pénétra de ses flammes impétueuses mon cœur resté jusqu'alors plutôt contemplatif. L'étourdissante frénésie intellectuelle qui enfiévrant Florence, Ro-

verte du corps humain, et cette découverte, comme tous les grands progrès de notre connaissance, suscita un vif enthousiasme. Tandis que Vésale pénétrait, le premier, les mystères du cadavre, les sculpteurs et les peintres eux-mêmes étudiaient l'anatomie avec plus d'ardeur qu'ils n'en mettaient à créer leurs chefs-d'œuvre. L'imprime-

rie, qui disperse les idées comme le vent répand la poussière, multiplia partout cette tendance. C'était l'heure, du reste, où le vaste incendie de la Renaissance illuminait le monde entier de ses somptueuses gerbes.

Jamais, depuis, l'humanité n'a assisté à une pareille ébullition des intelligences. Il semble que la pensée ait fait à ce moment un bond désespéré pour sortir de l'orbite que le Destin lui a tracée. Rien d'émouvant comme cette crispation impatientée de la science avide de brûler les étapes. Les grands génies de ce siècle sont, en effet, bien en avance sur leur temps. Ainsi Léonard de Vinci, non content de réunir les qualités du peintre, de l'architecte, du poète, et de se livrer aux joies sévères des mathématiques, se passionnait à réaliser la conquête de l'air par l'aviation. Les grands génies encyclopédiques de cette période cherchèrent tous à reculer les bornes du possible. Michel-Ange lui-même, l'amoureux exacerbé de la Beauté sous toutes ses formes artistiques, se prit à rêver l'idéal intangible et voulut sculpter une montagne. Pic de la Mirandole se vantait d'embrasser, dans l'horizon de son cerveau, tout le savoir humain. La découverte de l'Amérique vint encore augmenter cette frénésie. Où s'arrêterait désormais la science, lancée à la conquête de l'irréalisable ?

La pensée de prolonger, par des moyens scientifiques, la durée de la vie humaine qui nous est si parcimonieusement mesurée, devait tout naturellement germer dans l'imagination de ces rêveurs audacieux. Maint physiologue célèbre en conçut l'enivrant projet. A Vérone, un docteur se taillada épouvantablement les reins pour les remplacer par des appareils de son invention : mais l'expérience ne réussit pas, et l'imprudent rencontra trop tôt l'ennemie qu'il avait voulu fuir. L'historien Picus rapporte que Roger Bacon n'osa se servir du miroir Amuchesi qu'après

avoir rendu son corps égal et tempéré par la chimie. Les récents progrès de la médecine facilitèrent ces desseins présomptueux : les travaux du grand Paracelse ranimèrent d'une sève nouvelle le vieil art de guérir, que le Moyen-Age avait empoisonné de tant d'erreurs. Je suivais moi-même les perfectionnements de cette science, mon étude favorite, avec un zèle qui enfiévrerait jusqu'à mon sommeil.

Cent autres physiologues, d'ailleurs, interrogeaient cette énigme, qui bientôt passionna le peuple lui-même. Malheureusement, la superstition et le fanatisme, ces spectres dont l'haleine vicia si souvent le souffle ardent de la Renaissance, firent dévier l'effort de ces hardis chercheurs. Lassés de ne pouvoir se dépêtrer de l'étroit filet des lois naturelles, beaucoup d'esprits s'adressèrent à la magie et lancèrent à la matière un orgueilleux et inutile défi. La bizarre croyance à la fontaine de Jouvence, merveilleux asile que fréquentaient seuls l'enchanteur Merlin, Lancelot du Lac, Huon de Bordeaux et Oger le Danois, dérégla ces imaginations, où se mêlaient de si étrange façon les puérités les plus mesquines et les aspirations les plus démesurées. Marcouville, dans son *Recueil des cas mémorables advenus de nos jours*, précisa les vertus de cette eau miraculeuse. A Paris, Carméline et Cormier ont vendu longtemps sur le Pont-Neuf des opiatés qui devaient rajeunir les octogénaires.

A la fin du xv^m siècle, l'explorateur Ponce de Léon, qui devait découvrir la Floride, fut hanté par l'idée d'é luder les pièges de la vieillesse. Il venait, à cinquante-deux ans, d'épouser une femme qui quittait à peine l'enfance, et peut-être était-il épouvanté à l'idée des ravages prochains de la décrépitude. Il conclut de laborieuses études que la source d'éternelle jeunesse se trouvait dans l'île de Bimini, de l'archipel des Lucayes ; le 1^{er} mars 1512, il pre-

nait la mer, à Puerto-Rico, avec trois navires équipés à ses frais, et marchait à la découverte de l'impossible. Débarqué dans l'archipel, puis dans la Floride, il se baigna frénétiquement dans toutes les rivières qu'il rencontra, et épia avec angoisse les annonces d'un miracle. Il interrogea ainsi la moindre flaque d'eau qu'il trouvait sur son passage, et poursuivait l'expérience sur ses soldats auxquels il ordonnait, sous peine de mort, de boire les boues les plus putrides. Ce fut en vain. Rentré à Puerto-Rico, il y mourut en 1521, du chagrin d'être revenu plus vieux qu'il n'était parti.

D'autres, après lui, recommencèrent cette chasse étrange, mais on renonça peu à peu à en découvrir l'objectif séduisant. L'idée, cependant, ne se perdit pas, et longtemps encore les savants s'attachèrent à résoudre le problème sur des bases plus sensées. Ainsi, en 1748, Lamettrie publiait à Leyde un livre retentissant intitulé *L'Homme-Machine*. Il y énumère dix expériences dont il conclut que « chaque petite fibre ou partie des corps organisés se meut par un principe qui lui est propre », et dont l'action ne dépend pas de la volonté. Il ajoute : « Entrons dans quelques détails sur ces ressorts de la machine humaine. Tous les mouvements vitaux, animaux, naturels et automatiques se font par leur action. N'est-ce pas machinalement que le cœur, les artères, les muscles se contractent pendant le sommeil comme pendant la veille? Que le poumon fait l'office d'un soufflet constamment exercé? Le corps n'est qu'une horloge, dont le nouveau chyle est l'horloger. » « Le corps humain, dit-il ailleurs, est une machine qui remonte elle-même ses ressorts. »

Lamettrie fut bien près de toucher le mot de l'énigme; il se découragea trop tôt. Mais ses premières recherches témoignent d'un effort des plus opiniâtres. Que penser, d'ailleurs, de l'homme qui avait osé écrire : « Ne humans

point les ressources de la nature; elles sont infinies, surtout aidées par un grand art. »

En ce qui me concerne, l'histoire de Ponce de Léon, déjà, et les cruelles moqueries qu'elle souleva, piquèrent ma curiosité, orientée depuis longtemps vers ce merveilleux domaine. Je m'enfonçai de plus en plus dans les arcanes de la physiologie, et m'y absorbai au point que je dus quitter mon professorat à l'Université de Bologne. Je me passionnai surtout en approfondissant les travaux d'André Vésale, Ambroise Paré, Fabrice d'Acquapendente, Colombo, Arenzio, Fallope, Eustache. Je vivais solitaire, ardent et sombre, et un feu inextinguible pétillait dans mes nerfs. Le cœur et les poumons, surtout, furent l'objet de mes études incessantes. Les circonstances m'amènèrent ainsi à deviner, bien avant Harvey, la théorie de la circulation du sang.

Déjà j'avais conçu l'audacieux projet de fortifier artificiellement ces organes si délicats, dont le travail de tous les instants alimente notre vie; peu de temps après les expériences que je tentai dans ce but, je décidai de remplacer entièrement ces parties du corps par des appareils construits de ma main. Chez un chien vigoureux, je substituai, au cœur, une pompe à quatre cylindres fonctionnant sans arrêt; l'animal continua à montrer l'apparence d'une santé florissante. Quoi d'étonnant, d'ailleurs, puisque ma machine envoyait l'onde sanguine *absolument comme l'aurait fait le muscle cardiaque*? L'impulsion demeurant identique, les effets n'en devaient point varier; toute mon invention s'appuyait sur ce principe, et les faits me donnèrent raison. L'opération était, en réalité, assez simple en elle-même, et ne présentait de périlleux que le remplacement instantané du viscère de l'animal par le rouage métallique. Il n'en fut pas de même de l'organe respiratoire, dans lequel s'élaborent des phénomènes physiques, chi-



Cuyca

miques et physiologiques d'une complexité déconcertante. Pendant dix ans je m'acharnai à ce problème, que je considérai comme insoluble, à certaines heures de découragement. Comment ne me laissais-je pas aller au désespoir, et ne renonçais-je pas à ma folle entreprise? C'est que j'étais soutenu par cet enthousiasme dont les hommes d'à présent ont perdu le secret, et qui allumait alors, je viens de vous le dire, le siècle tout entier.

J'eus enfin le bonheur de terminer cet appareil respiratoire auquel j'avais consacré tant de veilles, et, après de longs tâtonnements de mise en pratique, j'obtins des résultats satisfaisants. Dès lors, le mécanisme entier de ma machine était conçu et réalisé; il ne s'agissait plus que de le mettre en mouvement sur mon propre organisme. Je devais remplacer, l'un après l'autre, les éléments essentiels de mon corps par ceux que je venais de construire; vous comprenez sans peine que ce changement me causa bien des doutes, bien des frayeurs! Un jeune médecin, mon confident et l'aide dévoué de mes travaux, s'acquitta de ces délicates opérations, pendant que je gisais inconscient sous l'action de violents narcotiques. Je lui offris, en récompense de son inappréciable collaboration, d'effectuer le même perfectionnement sur sa propre personne, mais il redouta de perdre la vie dans la chirurgie préparatoire, et refusa l'immortalité par crainte de la mort.

Il fallut plusieurs années pour que l'ensemble de ces transformations fût effectué. Je vivais dans une exaltation incessante, et m'enfonçais fougueusement dans les ténèbres de ma découverte.

J'eus bientôt l'inimaginable joie de constater que mes rouages fonctionnaient parfaitement, et que ma santé se maintenait prospère. C'était d'ailleurs la conséquence naturelle de mes cal-

culs, car je n'avais opéré, en somme, qu'une substitution d'impulsions purement mécaniques. Au début, les pompes cardiaques étaient mises en action par un ressort que je remontais tous les



« Parfois le soir, j'ouvrais le pertuis donnant accès aux bielles. »

mois; j'y ajoutai, plus tard, un mouvement électrique. Le rythme de ma circulation sanguine devint mathématiquement régulier, et mon existence s'égalisa comme le cours d'un fleuve canalisé. Je vous dirai tantôt les changements étonnants que ces nouvelles conditions de vie apportèrent dans l'activité sentimentale de mon être.

Somme toute, je n'avais modifié que mes systèmes respiratoire, circulatoire et digestif. Je n'avais pas touché à l'ossature, aux chairs, au réseau nerveux et au cerveau dont je ne pus ja-



« Je regardais s'écouler le temps... » (page 15.)

mais analyser le fonctionnement intime. Je prévois votre objection : ne devais-je pas craindre que cette enveloppe temporelle ne se dégradât sous l'action du temps, et que mon cerveau, mes nerfs ne s'épuisassent à la longue, comme ces conducteurs électriques dont le cuivre, baignant dans l'acide, est peu à peu dévoré par un fluide trop ardent?

Non. Mon corps n'avait désormais à fournir qu'un travail presque insignifiant, car les fatigues du labour digestif lui étaient épargnées. Mon estomac artificiel assimilait très facilement une nourriture chimique, toujours identique, que je lui dispensais journalièrement comme on remplit d'essence le réservoir d'une automobile. Dans mon cerveau s'arrêta le continuel et sourd commandement de maint mouvement réflexe, comme celui des poumons et du cœur; d'un autre côté, le coup des émotions ne l'ébranla plus; il ressembla à un de ces moteurs auxquels, malgré leur grande force, on ne demande qu'un rendement dérisoire. Dans ces conditions, il était à présumer que ce qui restait de mon organisme offrirait au temps une résistance beaucoup plus considérable. Mes calculs m'amènèrent à supposer que ma mort, si je n'avais pu la vaincre définitivement, ce qui me paraît impossible, était du moins différée de plusieurs milliers d'années.

Ce dernier point, je n'avais pu le soumettre au critère d'une expérience suffisamment prolongée. Cette question m'inquiétait assez, je dois vous l'avouer, et le seul moyen de connaître la réussite de ma tentative était d'en attendre les effets. C'est ce que je fis avec une impatience que vous comprendrez.

IV.

ATTENTE.

C'est le 12 mars 1591, soit douze ans après le jour où j'avais tracé les premiers plans de mon appareil respira-

toire, que le chef-d'œuvre était parachevé. Si j'en croyais mes prévisions, je pouvais dès lors me considérer comme le vainqueur de l'immémoriale ennemie des races vivantes. J'avais dépouillé mon enveloppe terrestre pour m'élever au rang des dieux.

Vous ne pouvez rien imaginer de plus dramatique que la période de ma vie qui commence alors. Mon labeur avait pris fin; je n'avais plus qu'à attendre ses résultats. Car ou bien ma machine serait impuissante à atteindre son but surnaturel, et j'assisterais effroyablement au mortel échec de ma tentative, ou bien au contraire le tictac précis et redoutable de mon appareil aurait raison des attaques de la vieillesse, et alors je traverserais les siècles. Ce terrible problème me causait souvent des angoisses presque intolérables. Comme une épave que se disputent deux courants contraires, j'errais entre le scepticisme et la confiance. Parfois, le soir, j'ouvrais les pertuis donnant accès aux bielles, j'examinais l'effort calme des rouages, le scintillement clair des ors, et, gagné d'un brusque orgueil, je m'enivrais follement de ma puissance.

Ainsi passèrent les années. Inlassablement, je m'épiais, j'analysais les moindres particularités de ma vie corporelle. Peu à peu, ma foi s'accrut, le scepticisme m'épargna. Une décade passa; je ne vieillissais point. L'évolution de mes forces vitales étaient rigoureusement conforme au diagramme que j'avais moi-même préalablement tracé. Le jeu harmonieux de tous mes organes s'accomplissait sans provoquer aucune fatigue. Mon front n'avait pas une ride, ma démarche pas une faiblesse, ma mémoire pas une lacune. Étais-je décidément le fol athlète qui avait repoussé l'Ennemie? Cet immense espoir ouvrait ses portes à mes méditations ardentes.

A l'âge de soixante-huit ans, j'eus une alerte. Je m'éveillai un matin en proie à un violent mal de tête. Quel-

ques jours durant, je restai affligé d'un malaise inexprimable; je gardai le lit, découragé, désespéré, écoutant les derniers battements de ma présomptueuse machine, m'attendant à la pitoyable fin de ma tentative démesurée. Il n'en fut pas ainsi, cependant. Après une longue dépression, je m'efforçai de recouvrer mon énergie, j'examinai à nouveau le mécanisme, et conclus à des modifications du rythme. L'amélioration fut exécutée sur le champ, et depuis lors je n'ai plus perdu la radieuse santé physique que vous me voyez encore aujourd'hui.

Après ce temps d'arrêt, ma vie reprit donc son cours normal. Normal? Pas tout à fait, peut-être; je remarquai dans mon existence des transformations que je n'avais nullement prévues. A mesure que mon organisme devenait d'une robustesse de fer, l'inquiétude disparaissait; j'avais moins d'émotions; l'aile des sentiments ne m'effleurait plus. En même temps ma pensée acquérait une acuité merveilleuse; les forces du raisonnement, qui forment dans l'âme de chacun une sorte de précise et d'idéale balance, s'intensifièrent: je me spiritualisais. Je fus épargné par les pénibles doutes qui avaient lacéré les premières heures de ma vie surnaturelle. Mais mon intelligence, de plus en plus aiguillonnée par ce mystère, ne me laissait plus un instant de repos.

Et les années passaient, passaient. J'eus quatre-vingts ans; je ne vieillissais pas. Impassible, je regardais s'écouler le temps comme on regarde bondir et s'enfuir les bouillons d'un fleuve tumultueux. J'eus quatre-vingt-dix ans. Toujours la même assurance devant le courant redoutable qui balayait mes contemporains. Je quittai alors pour la seconde fois l'Angleterre, où je fus réputé absent, puis mort, et je m'établis sous un nom d'emprunt dans une petite maison d'un village italien. Le dilemme de mon existence

devenait singulièrement palpitant à mesure que je m'avançais à grands pas vers sa solution. Malgré l'atrophie de mon activité émotionnelle, je me prenais parfois à me tordre les mains ; j'étais déchiqueté par les dards de l'angoisse. Le sommeil, dont la durée avait notablement diminué depuis la transformation de mon corps, s'allégea encore, et bientôt ne m'effleura plus guère. Ma pensée, inlassablement, scrutait l'avenir, comme un rayon lumineux qui s'élargit et se perd dans les ténèbres. Mais ces ténèbres du doute lentement se teintèrent ; une aurore grandissante leur jeta son rayonnement pâle en attendant la vigoureuse clarté de la certitude.

J'avais pris l'habitude de me promener chaque soir sur le bord du petit lac dans lequel se mirait gracieusement le village où j'avais fixé mon domicile. De chaque côté du ruisseau qui en coulait, les collines se relevaient comme les pages d'un immense livre entr'ouvert. De loin en loin, le passage d'un pertuisanier de Venise animait seul la solitude. Le soleil déclinant rejetait sur les hauteurs lointaines son manteau mordoré. Alors, tout à la terrible énigme, je savourais cruellement le mystère inouï de ma vie.

Le terme que je m'étais assigné pour me faire une conviction approchait : j'allais avoir cent ans. C'était en automne. Les derniers jours qui me séparaient de la date fatidique s'envolèrent comme un tourbillon de feuilles mortes. Je touchai à la fin glorieuse de cette expectative. L'heure de mon centième anniversaire sonna. Comme Colomb, je criai : « Terre ! » à la découverte d'un monde nouveau. Ferme ment, j'entrai dans l'éternité.

V

ARGUS MULTIFRONS.

Mon invention était de celles qui peuvent rendre fou d'orgueil. Je m'étais approprié un empire auprès duquel

les plus vastes monarchies de la terre n'étaient que de misérables jouets. Vous concevrez que cette surhumaine victoire m'ait valu à mes propres yeux une gloire éclatante. Je me laissai aller délicieusement à l'ivresse d'être immortel ; les jours passaient sans m'effleurer ; la menace des saisons était vaine pour moi. Pensif et isolé, je regardais le flot ininterrompu des hommes couler devant moi et se précipiter dans le gouffre inévitable.

Ce vertige dura peu. Après l'élan de joie de l'explorateur qui a enfin atteint la terre convoitée, ce fut le long et calme bonheur de l'invention mise à profit. Vous pourriez difficilement vous faire une idée de la somptueuse majesté du spectacle que m'offrit, comme un formidable diorama, le déroulement des siècles.

Je parlais de l'époque trouble et glorieuse que l'on nomma plus tard Renaissance. J'en garde un souvenir qui, comme une tache de feu, illumine ma mémoire. J'ai voyagé au loin, fait remarquable en ce temps-là. Je suis allé de l'Océan grondant jusqu'à la mausade Caspienne ; j'ai flâné dans la rose Madrid, dans la brune Rome et dans la noire Cologne.

J'ai tout connu, tout vu, tout vérifié. J'ai visité des Mongols qui donnent à manger aux cadavres, les Payaguas du Brésil qui combattent l'ouragan avec des tisons, les Persans anciens dont les femmes coupables ne pouvaient boire que de l'urine de bœuf mêlée à de la cendre de bois. J'ai visité l'Ounyamouès où les sources s'arrêtent au bruit des armes à feu, et le Hopi du Colorado qui est gouverné par une reine-araignée. Je suis passé à Caren, ville habitée par des singes, et à Grammont où les pêcheurs avalent des goujons vivants. J'ai vu les hommes-scorpions du mont Mashou, le monstre Pamès qui ne mange jamais, et les poissons grondins qui sortent de l'eau dans l'île où aborda Hammon en 510

avant Jésus-Christ, et qu'il trouva peuplée d'hommes velus qu'il appela gorilles.

J'ai entendu les criailles du Rialto encombré de marchands, le vacarme du Pont-au-Change grouillant et pittoresque, l'assourdissant tumulte des Chambres hanséatiques. Nul recoin de la Terre que n'ait exploré ma curiosité amusée. J'ai compté les 1093 colonnes de la mosquée de Cordoue; j'ai reconnu qu'il est bien vrai qu'on ferma la bouche de l'enfant Sarroukin avec du bitume; j'ai discuté avec les gymnosophistes hindous qui ne veulent d'autre vêtement que l'espace; j'ai apprécié le génie de Cheref-Eddin-Râmi qui, dans son traité sur la Beauté Corporelle, compare les jambes des jeunes filles à des colonnes de jujube. J'ai été partout, et mon aventureux périple ne s'arrêtait même pas au seuil des palais royaux: j'ai considéré les yeux bleus de Philippe II, les yeux noirs de Louis XV, les yeux verts d'Elisabeth, les yeux rouges du duc de Bourbon. J'ai vu que Marie Leczynska avait deux doigts palmés et j'ai su qu'Anne de Boleyn avait six orteils. J'ai écouté Marie Tudor jouer de la guitare et Adelaïde de France jouer de la guimbarde. Et j'ai assisté aux banquets où Pierre-le-Cruel faisait boire à ses maîtresses l'eau du bain de Maria de Padilla!

L'histoire se déroula pour moi comme un film. Je me souviens de l'année 1782 où l'hiver fut si chaud qu'on n'alluma nulle part du feu en Europe, et de l'année 1686 où il fut si froid qu'on ne put vendre du vin en France qu'en le cassant à la hache. Que d'aventures où je me suis mêlé! Que de secrets j'ai découverts! J'étais à Dresde lorsqu'une guenon mourut d'amour pour M. Schoepf, directeur du Jardin zoologique. J'étais à Londres lorsqu'un hébus parvint à y dévisser une vis. J'ai triomphé de mille épreuves. J'ai combattu à la pertuisane, au mousquet et à la salade. J'ai été plus fort que Milon de

Crotone qui portait un bœuf et qu'Achmet Ouladamin qui portait un cheval. J'ai été plus studieux qu'Averrhoès qui ne passa que deux nuits sans travailler, celle de la mort de son père, — et celle de ses noces. J'ai été plus réfléchi qu'Amontons qui était sourd et ne voulut pas qu'on l'opérât, de crainte que le bruit des paroles n'interrompît ses méditations. J'ai été plus appliqué que Caton qui proposa de paver le forum de pierres pointues pour proscrire les



« J'étais déchiqueté par les dards de l'angoisse... »
(page 16.)

flâneurs. J'ai été plus adroit que Markhos qui avait trouvé le secret de se rendre invisible, même à Dieu...

Enfin, je sais tout, je sais tout, vous ai-je dit! Je sais comment s'y prit Alexandre d'Abonotique pour faire naître un serpent d'un œuf d'oie; je sais pourquoi les chiens sans poils n'ont pas de dents et pourquoi les chats blancs aux yeux bleus sont sourds; je sais pourquoi le margrave de Juliers ne portait que des épérons d'aubépine; je sais à quelle espèce ap-

partenait l'insecte qui tua Titus en pénétrant dans son cerveau par ses narines; je sais que l'encéphale de Cuvier pesait soixante-quatre onces et la chevelure d'Absalon deux cents sicles!



« Nul recoin de la terre que n'ait exploré ma curiosité amusée ». (page 17.)

Que vous dirai-je encore? Ma pénétration a eu raison de tous les obstacles qui arrêtent d'ordinaire les hommes à courte vie. J'ai dérobé son mystère au Futur; je suis perspicace comme les sages Kimri qui voyaient sous terre; je suis savant comme l'oiseau Zou qui vola les tablettes du Destin. Car sachez qu'aussi bien que le passé je connais l'avenir...

— L'avenir?

— Parfaitement, et ce qui vous paraît un prodige est bien simple. Tenez, l'Humanité inconsciente me rappelle

une antique tribu thibétaine, dont les habitants, habitués à voir l'Himalaya d'un côté seulement, s'imaginaient que la chaîne ne pouvait avoir d'autre aspect que la ligne éternelle qu'elle présentait à leur contemplation. Un jour, un membre de cette tribu, envoyé en ambassade, fut conduit sur l'autre versant. Il ne put jamais admettre que les montagnes, apparaissant sous un profil différent, fussent les mêmes que celles dont il avait admiré, depuis son enfance, l'immuable silhouette. Eh bien! le sens commun des hommes n'est pas plus raisonnable que l'erreur de ce primitif. C'est l'Illusion, cette séduisante aveugle, qui forme la trame de notre vie. Nous voyons tout de notre point de vue, irrémédiablement, et ce point de vue c'est celui que nous confèrent notre petitesse, notre caractère relatif, l'indigence de nos sens si faibles et surtout l'étroitesse de visée qui est la conséquence de la courte durée des vies humaines. Toutes ces entraves forment un boulet qui nous rive au sol; toutes ces infirmités équivalent à une paralysie. Au moment où notre cerveau expérimenté commence d'acquérir quelque acuité de pénétration, surgissent la dégénérescence et la mort qui nous balayent au gouffre commun. Tel philosophe qui a longuement interrogé les sphynx nombreux dont le regard nous fascine, voit s'éteindre sa pensée au moment où le jardin de ses réflexions allait porter ses fruits. Notre introspection est un syllogisme qui s'arrête toujours à la majeure. Nos efforts pour élucider les mystères de l'existence ressemblent aux tentatives de ce prisonnier qui passait toutes les heures de sa captivité à se hisser vers la fenêtre de son cachot, mais que l'engourdissement et la pesanteur faisaient retomber chaque fois qu'il était sur le point d'atteindre le but.

Or, imaginez que ce prisonnier ait saisi, par impossible, les barreaux de la fenêtre; supposez qu'il s'y fixe à

demeure; que découvrira-t-il? L'inconnu multiple et prestigieux qui se meut derrière les murs implacables du cachot. Eh bien! je suis ce prisonnier, et j'ai regardé par cette fenêtre. Je me suis dégagé, en allongeant ma vie disproportionnellement, de ce point de vue étroit dont je vous ai parlé. Je vois les choses non dans leur contingence immédiate, comme vous, comme tout le monde, mais dans leur entièresité formidable. Et, sachez-le, à mainte question qui obsède la pauvre science humaine, la réponse est aussi simple et claire à mon intellect, que la droite d'un rayon de soleil ou la courbe d'un arc-en-ciel sont claires et simples à vos yeux.

Ce qui est vrai des grands problèmes l'est aussi des menus détails de la vie. Ma perception est devenue si fine, mon « expérience », si vous acceptez ce terme, s'est tant perfectionnée, mon habitude de tirer des relations d'effet à cause s'est tant prolongée, que les petits faits de l'existence ont pour moi un sens tout particulier par le prolongement dans le futur que je leur présume immédiatement. Il s'en suit que je me suis exercé à connaître l'avenir comme on connaît le passé, c'est-à-dire sous une sorte d'halo d'imprécision, une façon de voile dont la brume augmente à mesure que, dans un sens ou dans l'autre, on s'éloigne du présent. Ainsi, tenez, je prévois parfaitement ce que vous ferez, penserez et direz après avoir entendu ces confidences. D'ailleurs, si vous saviez comme la vie est pauvre en renouvellements, et comme la trame de nos jours, depuis des siècles usée, est lamentablement décolorée et morne! De telle situation donnée, telle autre doit résulter, c'est fatal. Si vous ne saisissez pas cet enchaînement, c'est que votre vue embrasse un trop petit espace de la vie. Mais moi qui la vois toute, j'en devine parfaitement le rouage, et il m'est facile de dire qu'à tel moment de l'avenir, telle dent de l'engrenage

sera à telle place. Voilà pourquoi le futur n'a pas de secret pour moi.

VI.

L'ENNEMIE RENTRE

DANS LA PLACE.

En me conférant cet avantage inespéré, et bien d'autres encore, mon invention m'avait sacré roi de la Terre. Les plus grands monarques qui avaient figuré dans l'histoire de l'Humanité, Annibal, César, Napoléon ne venaient pas à mes chevilles. Car je pouvais seul achever des entreprises que mes semblables devaient forcément abandonner, leurs années leur étant si parcimonieusement comptées; et la puissance d'un homme croît en proportion géométrique du temps qui passe. Il n'est pas de but colossal que je n'aie pu réaliser en me jouant. De plus, j'eus à ma disposition autant d'or que je voulus...

— Vous avez donc exploité industriellement votre invention?

— Nullement. Je me suis contenté de capitaliser mes revenus. En trois cents ans, j'eus des milliards...

— Des milliards? Mais c'est impossible...

— Consultez une table d'intérêts. La brutalité des chiffres vous aura vite édifié. La grandeur appartient à la mathématique mieux encore que l'espace à la comète. Dans la forêt de l'algèbre, vous vous arrêtez à chaque instant devant des abîmes dans lesquels votre pensée tourbillonne sans trouver le fond. Une progression est, au nombre, ce que l'avalanche est à la couche de neige qui enveloppe une montagne. Une factorielle, c'est un torrent qui, à chaque cascade, se gonfle et grossit monstrueusement. Un calcul, comme un gouffre, peut donner le vertige. Ici autant que là, l'imagination se perd dans le même vide angoissant. Voulez-vous un exemple familier? Un compartiment de tramway contient dix places. Dix

personnes y montent. Savez-vous de combien de façons différentes elles peuvent se ranger ?

— Je n'y ai jamais pensé...

— J'y ai pensé, moi, et j'ai même eu la curiosité de compter le nombre de permutations possibles. Il y en a trois millions six cent vingt-huit mille huit cent. J'ai consacré quinze ans à ce petit travail, à un moment où, découvert, je n'avais rien de mieux à faire...

Vous voyez que je devins maître de



« Voilà pourquoi l'avenir n'a pas de secret pour moi ! » (page 19.)

L'univers terrestre autant qu'un bourgeois est maître de sa maison. Rien n'aurait pu m'empêcher, si tel avait été mon bon plaisir, de concentrer en mes mains toute la fortune du globe. Il me fut loisible de conduire l'humanité selon ma fantaisie; j'avais à ma disposition le gouvernail de l'Histoire.

Je me promenai donc dans la vie comme un enchanteur qui erre dans les fastueuses galeries d'un palais idéal. Mon aventure, d'ailleurs, n'était-elle pas mille fois plus étonnante et plus invraisemblable que celle de n'importe quel prince des contes de fées ?

Un jour, je fis une constatation inattendue, qui m'épouvanta comme l'apparition brusque d'un monstre menaçant.

J'avais plus de deux cents ans, alors. Je me rappelle nettement cette heure terrible. C'était un soir de la saison chaude; l'air semblait lourd et incommode à respirer, comme si ce fluide subtil se fût immobilisé et épaissi à l'égal d'une eau stagnante. Je me promenais dans un site des environs de Paris; le ciel se refroidissait lentement, comme une coupole d'airain chauffée à blanc, et sur laquelle bondissaient çà et là quelques fumeroles empourprées. Les champs déserts s'étendaient à l'infini dans le calme crépusculaire, et j'écoutais religieusement leur silence éternel. Alors une pensée vrilla soudain ma sensibilité. J'avais écarté la mort et agrandi démesurément ma puissance, mais pouvais-je me vanter d'avoir capté le bonheur ?

Non. Dès ce moment une tristesse m'imprégna comme une pluie fine, et estompa de ses voiles fuligineux les lignes de ma volonté, jusque-là aussi lumineuses que le dessin d'un édifice sous le ciel des pays méridionaux.

A cette heure grave, je découvris, resté vivace en moi, ce travers bizarre que je partage avec tous mes semblables, et dont voici l'axiome : c'est dans notre désir que chacun de nos projets vit de sa vie la plus généreuse; dès qu'il se réalise, il diminue d'éclat comme une flamme qui rougit et s'éteint. Eh bien ! cet idéal que bien des mortels ont rêvé : échapper à l'étreinte de la mort, cet idéal perdit graduellement pour moi le charme enivrant et rude dont il rayonnait au début. J'estimai bientôt que mon sort n'avait rien que de très naturel, qu'il était la conséquence immédiate de mes calculs et qu'il se dégagait de mes travaux aussi simplement que la conclusion se détache des prémisses.

Peu à peu, la loi étrange qui régit notre vie sentimentale accentua ses funestes conséquences. L'existence que j'avais dérobée à la Nature me parut fade, puis inutile, me devint pénible.

puis insupportable. Ma prescience de l'avenir et ma mémoire du passé me montraient, dans les deux directions du temps, la même perspective rectiligne, monotone, dépourvue d'imprévu et d'intérêt; mon impression d'immense ennui en fut renforcée. L'ennui ! Il m'apparaissait comme l'âme désœuvrée du monde; c'était l'ennui de vivre, certes, qui emplissait l'univers obsédé par la course toujours égale des astres. A quoi donc me servait ma conquête, si ses fruits perdaient pour moi tout attrait ? J'en vins à désirer cette mort libératrice, que j'avais éludée de si surprenante façon et au prix de tant d'efforts ! Je repoussai l'incalculable trésor que mon génie avait découvert, et j'enviai le sort de mes semblables obscurs et éphémères sur qui descend, au soir de la vie, la paix d'un calme lénifiant. J'étais comme un passager mourant de faim, à qui la mer facétieuse jette une cargaison d'or !

VII.

LILIANA.

Certes, il m'eût été facile d'arrêter le cours des années dont la vaine succession m'importunait : je n'avais qu'à retenir du doigt les pompes cardiaques dont le mécanisme doux fonctionnait sans interruption depuis des siècles; plus d'une fois je songeai à exécuter ce dessein. Mais une angoisse me retenait au seuil du néant; toutes les faiblesses et les lâchetés de l'homme m'enlaçaient de leur obscur filet, et je sentais que, quelque formidable que fût mon pouvoir, j'étais resté attaché au genre humain.

Je voyais celui-ci tourbillonner autour de mon immobilité comme un essaim toujours renouvelé d'oiseaux autour de la fixité d'un phare. Une des causes de mon malheur était peut-être ma solitude farouche et inévitable, puisque tous mes amis ne tardaient pas

à me quitter pour disparaître dans la caverne du trépas.

Ah ! que d'heures mornes je passai alors ! Dans mon isolement implacable j'en venais à m'irriter des plaisirs futiles dont le genre humain me donnait le spectacle. Que de réflexions me venaient quand, par exemple, je voyais un couple s'acheminer dans la rue, avec toute la grâce et la vigueur de la jeu-



Cuyek

« Dès ce moment une tristesse m'imprégna comme une pluie fine ». (page 20.)

nesse ! Certes, j'avais compris jusqu'à l'effroi la vanité de tout ce que Pascal nomme divertissement ; pourquoi la joie des autres me causait-elle cependant une rancœur ? En vain j'essayais de me reconforter en songeant à ma puissance, à ma philosophie dominatrice ; en vain je m'efforçais de repaître mon cœur du formidable orgueil de mon génie, génie inconnu qui ne pouvait que s'admirer lui-même, dans sa secrète magnificence...

Jamais cette impression ne m'accabla comme un soir de printemps où j'assistais à la représentation d'un opéra de Beethoven. C'était à Rome, vers 1835 ; les moindres détails de ces heures sont fixés à jamais dans ma mémoire. Le premier rôle était tenu par la célèbre Liliana Mantagni, une actrice d'un talent magnifique et d'une idéale beauté. Immobile dans l'ombre de ma loge, magnétisé par les forces de la musique et du charme féminin, je contemplais ardemment cette mor-



« Une amie ! Quel rêve ! » (page 23.)

telle, la plus séduisante que j'eusse jamais vue, et en qui je m'imaginai trouver une amie digne de moi.

Une amie... Une femme qui pénétrât dans ma solitude, qui connût mon secret... Quel rêve ! Dans mon grandiose égoïsme de savant halluciné, je n'avais jamais songé à cela. Jusqu'ici j'avais été complètement absorbé par les spéculations philosophiques et les études médicales. Et je reconnaissais tardivement que l'union sincère et cordiale entre l'homme et sa douce compagne est une des bases du bonheur terrestre.

Vous conviendrez que je m'y prenais un peu tard. Si ma démarche semblait encore juvénile et ma parole énergique, mon teint était décoloré, mon crâne chauve et j'avais l'apparence d'un veillard de quatre-vingt-dix ans qu'une force vitale étonnante eût maintenu debout. Il me parut impossible qu'une femme, quelle qu'elle fût, pût s'éprendre de moi. Au reste, une idylle entre une jeune fille et un homme âgé de trois siècles est chose peu commune...

Et pourtant, je ne parvenais pas à détacher ma pensée de Liliana... L'amour ? Non ; la toute-puissance qu'avait prise ma raison m'aurait pas permis que cette passion s'installât dans mon cœur. Mais l'harmonieux désir me prenait d'une femme qui fût ma confidente, avec qui j'eusse une douce camaraderie et des relations d'intellectualité.

Alors une grande idée me vint tout naturellement. Je ne voulais pas d'une amitié de quelques années ; cette femme, je l'associerais à mon existence miraculeuse, je la ferais immortelle comme moi ! Ainsi j'abandonnerais mon effrayante solitude, et j'espérais bien adoucir par là la détresse que me causait le spectacle des générations sans cesse balayées au trépas... J'espérais bien guérir cet ennui qui me déprimait, cet ennui que doivent connaître aussi ces gardiens de phare, farouche-

ment seuls, et qui voient se succéder les flots monotones...

Mais comment arriver à mes fins ? Je disposais, il est vrai, d'un adjuvant précieux : l'argent. Je fis bâtir, dans un site pittoresque de la Suisse italienne, un palais magnifique ; je me plus à y accumuler les plus grandes richesses et y attachai une domesticité de cinq cents personnes. Tout ce que l'Orient avait rêvé de plus fastueux, tout ce que les plus puissants despotes avaient inventé de plus raffiné s'y trouvait réuni.

Mon intendant fut chargé de convier Liliana. Il lui demanda une audition qu'il lui paya d'une somme fabuleuse ; elle vint aussitôt. Après un long voyage, elle arriva au palais, dont les tours de marbre apparaissaient comme un mirage au ciel lointain. On lui fit traverser plusieurs couloirs somptueux ; elle entra enfin dans une salle immense et délicieusement ornée, où je l'attendais.

Je verrai toujours l'expression d'éblouissement qui alluma ses yeux lorsqu'elle entr'ouvrit un rideau de pourpre et apparut à mes regards. Habituee à la mise en scène grossière et menteuse des théâtres, elle se demandait sans doute si ce faste insolite n'était pas une illusion...

Je pouvais enfin voir de près cette idole : elle me parut plus belle encore que dans le flamboiement de la scène. C'était bien la femme sublime que j'avais rêvée... Elle ne devait pas avoir trente ans. Elle était vêtue d'un tailleur sévère ; et les fatigues de la route n'assombrissaient point son visage.

— Mademoiselle, lui ai-je dit, je vous ai entendue et admirée à Rome. Je suis transporté d'enthousiasme pour votre talent...

Elle m'écoutait, droite, un peu hautaine, les traits à peine éclairés d'un sourire. Je lui offris une chaise à côté de mon fauteuil ; nous parlâmes musique. Elle me révéla son culte passion-

né pour ce Beethoven qu'elle interprétait si magistralement. De mon côté, je lui confiai le respect infini que j'éprouvais pour ce maître. Cette commune vénération nous rapprocha et il me sembla qu'elle perdait un peu de sa réserve plutôt glaciale des premières minutes.

Mais comment en venir à mon projet? Comment oser des paroles si graves? Car je ne désirais pas m'attarder en longs préliminaires...

— Mademoiselle, lui demandai-je soudain, verriez-vous un inconvénient à entreprendre un grand voyage?

— Pourquoi cette question?

— Je vous proposerais un départ immédiat.

— J'ai terminé l'an passé une tournée fort fatigante, et je me suis promis de ne plus accepter de si tôt de tels engagements. Mais pourrais-je savoir...

— Il ne s'agirait pas d'un voyage ordinaire, repris-je; il s'agirait d'un voyage fabuleux... Presque chimérique... Un voyage... où vous verriez fuir la vie et les hommes... comme le paysage aux portières d'une voiture...

Elle me regarda étonnée.

— Ce n'est donc pas une tournée de concerts que vous me proposez?

— Pas du tout... C'est même une chose très différente...

— Et avec qui partirai-je?

— Avec moi.

Elle se leva.

— Monsieur... dit-elle, un peu pâle.

Cette petite indignation me plut. Je savais que je n'avais pas affaire à une âme vénale...

— Ne vous effrayez pas... lui dis-je. La compagnie d'un vieillard comme moi peut donc tant vous déplaire? Ou bien avez-vous des liens qui vous rattachent à une ville... à un homme

De nouveau ses yeux clairs brûlèrent d'orgueil.

— Non, non, pas de liens...

C'était ce que je voulais savoir. Mais j'hésitais, gêné au delà de toute limite

par l'in vraisemblable fausseté de notre situation.

— S'il en est ainsi, dis-je avec effort, partez avec moi. Je vous donnerai...

Elle m'écoutait avec inquiétude. A ces derniers mots elle m'interrompit.

— Non, non, je ne veux rien! Croyez-vous donc...

— Pas même l'immortalité? murmurai-je d'une voix tremblante.

— Vous dites?

— L'immortalité!

Je me levai à mon tour. Depuis des siècles, je vivais avec ce terrible secret, qui avait fini par faire corps en quelque sorte avec ma conscience morale. Et voilà que pour la première fois je le divulguais. Il me sembla que je venais de commettre un acte redoutable. Une glace me renvoya mon image: j'étais atrocement pâle et on eût dit, vraiment, que je sortais d'un tombeau...

Quant à Liliana, elle restait interdite.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Vous allez comprendre. Ne savez-vous donc pas que comme tout être humain, vous êtes sujette à la mort? Eh bien! je vous offre, moi, le moyen d'échapper à ce trépas dont la seule pensée empoisonne les joies les plus pures...

Elle m'écouta d'abord avec surprise, puis jeta un rire insolent.

— C'est donc cela! s'écria-t-elle. Je suis chez un insensé! Ah! quelle aventure!

Pour la convaincre, j'ouvris le portuis qui découvrait le tétracylindre cardiaque. Elle devint toute blanche, puis poussa un cri.

— Voulez-vous me suivre? Voulez-vous que je vous donne, à vous aussi, une autre vie?

Mais elle était affolée... Les deux mains sur les yeux, elle s'était reculée jusqu'à l'extrémité de la pièce... Je l'y rejoignis.

— Voulez-vous? révétais-je

Sa voix épouvantée me fit frissonner.

— Non! Non! Laissez-moi! Non! Pas cela, oh! Pas cela... Laissez-moi, sorcier!

Elle voulut fuir, mais dans son égarément ne retrouvait plus la tenture de pourpre qui lui avait livré passage. J'avais tout prévu : je me souvenais de la pusillanimité de mon aide qui, jadis, avait refusé la vie éternelle par crainte des chirurgies inévitables.

J'étais résolu à faire le bonheur de Liliane malgré elle. Je sais que vous me condamnerez peut-être, que j'ai violé par là certaines idées modernes sur la médecine légale; mais que m'importe? Je n'ai cure de l'éphémère jugement des hommes.

La jeune femme était toujours en proie à la terreur la plus diabolique. Sans qu'elle s'en aperçût, j'avais pressé un commutateur électrique. Un gaz narcotique s'alourdit dans la salle. J'étais monté sur les premières marches d'un escalier de bronze qui conduisait aux rayons supérieurs de ma bibliothèque. Liliana chancela, se laissa tomber sur un divan et peu après renversa la tête, inanimée.

Alors une cloche grave sonna. Sous nos pieds s'ouvrit une trappe, nous disparûmes et descendîmes dans un vaste laboratoire que j'avais fait aménager tout exprès. Sur une table de marbre immaculé, dans l'éclat de plusieurs lampes qui dardaient comme des langues de feu leur lumière concentrée, on étendit Liliana; puis, à coups rapides de scalpels, j'ouvris son corps pour la transformer en déesse immortelle...

VIII.

LES ENIGMES.

...Pendant que mon ami me rapportait ces paroles extraordinaires d'un homme plus extraordinaire encore,

j'étais saisi d'un étonnement si grand que tout ce qui n'était pas l'évocation de ce bizarre inventeur s'était brusquement anéanti autour de moi. Et, lorsque épuisé par ce récit haletant, sir



« Elle ne devait pas avoir trente ans ». (page 23)

Edward Fieldson s'arrêta un instant pour reprendre haleine, je fus très surpris de retrouver le navire avec le va-et-vient des miss en robes claires et toute la joyeuse animation de ce monde paisible. Les cheminées laissaient bondir un lourd torrent de fumée fuligineuse dont l'ocre allait se délayer, là-bas, dans l'eau bleue du ciel. A l'Est, la côte avait surgi, ligne jaune et morne, que bientôt les taches blanches des villas vinrent égayer çà et là. Ostende grandit, dentelle éclatante de minuscules façades, sourire de nacre se penchant sur le miroir des flots. Dans une direction différente et plus près de nous, Furnes et Nieuport rêvaient,

mélancoliques, avec leurs tours décrépites, immobiles comme des géants poitrinaires.

Mon ami Fieldson reprit son récit.

— Je continue donc à t'évoquer les singulières confidences de l'Homme-Machine.

Pour Liliana, l'opération ne fut pas aisée. Le réglage des pompes cardiaques nécessita un labeur particulièrement délicat ; je faillis désespérer. L'expérience tentée sur moi-même par mes aides allait-elle échouer cette fois ? Pendant plusieurs semaines Liliana resta privée de connaissance et de mouvement, malgré l'effort régulier de son cœur métallique. J'étais stupéfait et glacé d'effroi. Enfin ses joues s'avivèrent, l'ondée sanguine nimba son front d'une aurore rose ; ses yeux profonds s'ouvrirent, mais ils étaient égarés et comme chargés d'épouvante.

La convalescence fut extrêmement pénible. Au bout de trois ans, Liliana était encore dans un état de faiblesse inquiétante ; elle ne parlait pas et ne marchait qu'avec peine, appuyée à mon bras. L'imperfection de ma tentative m'étonnait et me vexait. Je vérifiai à mainte reprise les rouages des organes nouveaux, et accélérai sensiblement le rythme des pulsations.

Ma persévérance lui valut enfin de recouvrer un état de santé satisfaisant. La parole lui revint, une flamme de vie plus vigoureuse pétilla dans ses regards. Un jour que je me promenais avec elle sur une des terrasses qui entouraient notre palais, et d'où l'on voyait au loin étinceler le lac de Côme, je lui rappelai le secret de sa vie surnaturelle. Alors seulement elle se souvint. Ce fut une heure de religieuse extase ; et je m'aperçus que j'avais bien en elle la fidèle confidente que j'avais tant désirée.

Les années suivantes, baignées de bonheur, passèrent vite ; mais notre joie ne fut pas longue. Lorsque Liliana

avança en âge, je découvris avec stupeur qu'une sorte de voile s'étendait sur ses facultés intellectuelles. Ce fut un obscurcissement progressif, analogue à un crépuscule dont le flot sombre, insensible mais insurmontable, inonde peu à peu le vaste horizon. Des heures entières elle restait immobile, comme engourdie, son regard dardé sur un point énigmatique du ciel. Ses mouvements devinrent pénibles et lents ; sa langue s'empâta : bientôt elle ne put articuler qu'un gémissement indistinct ; et ses traits crispés exprimaient une indicible angoisse.

Je m'ingéniai, mais en vain, à diagnostiquer les causes de ce mal. Je m'aperçus qu'il résidait exclusivement dans un malaise psychologique et que l'organisme artificiel dont j'avais doté l'infortunée femme restait parfait. Et je me penchai sur cette psychologie comme sur un abîme dont je ne sus jamais découvrir les formes ni le fond.

Je me remis à l'étude, avec acharnement. Nous étions arrivés à la fin du XIX^m siècle ; la science s'était épanouie splendidement et la connaissance de l'âme s'enrichissait des travaux de Spurzheim, de Broca, de Wundt. Ces livres, cependant, ne m'éclairèrent pas et je dus renoncer à y trouver le remède que je cherchais aux souffrances de mon amie.

Elles s'accroissaient bientôt. A la dépression succéda une agitation extrême. Devenue absolument folle, Liliana s'épuisait en gestes fiévreux, traçait dans l'air des signes cabalistiques dont je ne pus saisir la portée. A certains moments elle précipitait tous ses mouvements et se démenait, comme atteinte d'une impatience névrosée ; à d'autres, au contraire, c'était la lenteur qui s'exagérait. Un jour même j'observai un fait qui m'intrigua au plus haut degré. Je vis Liliana marcher à reculons, sans tourner la tête, avec une aisance et un naturel étonnants. Elle suivit sans les voir les sinuosités d'une

allée du parc, s'approcha, toujours à reculons, d'une chaise dont elle dut deviner la présence par un phénomène analogue aux suggestions d' magnétisme; puis elle s'assit sur cette chaise avec l'apparente gaucherie d'un geste que l'on fait à l'envers, prit un livre et le commença par la fin. Tout cela avec une aisance, une tranquillité déconcertantes; absolument comme si l'on déroulait un film à rebours. Des scènes de ce genre se multiplièrent; après elles, l'aliénée tombait pour quelques heures dans une immobilité comparable à la mort. Parfois elle se relevait soudain, s'avavançait droit devant elle comme une somnambule, et il fallait l'arrêter de crainte que, franchissant un parapet, elle n'allât se précipiter dans l'espace...

Une nuit, un fait inouï se passa. Echappant à la surveillance de ses gardiens, elle s'habilla, sortit et ne revint pas. J'ordonnai le lendemain des recherches attentives dans les environs; tous les buissons furent examinés, les étangs sondés, les taillis parcourus; ce fut en vain. Où alla-t-elle? Je l'ignore: jamais problème n'excita à ce point mon étonnement.

Cette bizarre aventure, que je n'avais pu prévoir malgré ma connaissance approximative de l'avenir, piqua ma curiosité de savant et je me livrai avec emportement à des recherches nouvelles. Grâce à des travaux si fiévreux, ce recommencement de ma solitude ne me pesa pas. Je songeai au mot mélancolique que le grand Lamettrie inséra à la page 21 de son traité sur l'Homme-Machine: «La meilleure compagnie pour un homme d'esprit, c'est la sienne, s'il n'en trouve une semblable.»

Une fois encore, l'âpre délice de l'étude suffit donc à enrichir mes heures. Je m'appliquais à des spéculations personnelles et à des expériences jusqu'ici insoupçonnées, sans jamais me servir de l'acquit dont s'enorgueillissait l'humanité contemporaine. C'eût

été particulièrement inutile, car toutes les connaissances de mes semblables étaient comme infuses en moi. *Je savais toute la science.* Oui! Je pouvais prononcer ces mots formidables! Et ce qui, chez les encyclopédistes du xvi^m siècle n'était qu'une vaine présomption, vivait pour moi d'une pleine et absolue réalité.

De même que, s'arrêtant au point central, un promeneur voit se dessiner l'enfilade de toutes les avenues qui convergent vers lui, de même je contemplais autour de moi tous les domaines du savoir humain; mais pour mes regards pénétrants la brume du lointain n'amollissait pas la rigueur des perspectives. J'avais appris toutes les langues du globe; or, dans chacune d'elles, la littérature scientifique se ramène à un nombre relativement restreint d'ouvrages primordiaux, le reste n'étant que futile répétition. Et une durée double d'une vie ordinaire m'avait suffi pour assimiler l'essence de ces travaux.

La mystérieuse contrée dans laquelle l'investigation des savants me parut la plus superficielle, c'est la psychologie, branche à laquelle j'appliquai toutes mes forces de pénétration. En approfondissant ces problèmes, je ne tardai pas à dépister les motifs de la décrépidité intellectuelle qui m'avait tant intrigué chez Liliana, et je fus amené à conclure que la cause principale en devait être cherchée dans la notion du Temps.

Ah! le Temps, âme implacable de l'univers, fantôme inconnaissable qui rôde sans cesse autour de notre vie pour en happer les parcelles! Les hommes s'imaginent volontiers l'avoir découvert et apprivoisé, cet insaisissable ennemi, parce qu'ils ont de petites machines qui, aux titillations précises de leurs nerfs de-cuivre, le découpent en parties toutes égales. Erreur! Leurs clepsydres, leurs horloges, leurs montres ne s'emparent pas plus de la mystérieuse

Durée qu'une règle de vingt centimètres ne s'approprie la ligne infinie qui s'appelle Longueur. Minutes, secondes, années, siècles, tout cela, sachez-le, n'est qu'un leurre. En réalité, le Temps passe à côté des horloges sans se soumettre à leur tictac.

Oh! je sais que vous vous révolterez à cette idée. « Le temps passe », me



« Je trépigne, je crie, je hurle, en proie à l'atroce douleur de cette folie ! » (page 31.)

direz-vous; hier n'est pas aujourd'hui, et l'active navette de ce balancier dévide patiemment un écheveau immense. Ah! le temps passe! En êtes-vous cer-

tain? Où va-t-il? D'où vient-il? Pour vous, pauvre humain abusé par l'ironie énorme des apparences, l'étrange dimension que nous sondons en ce moment ressemble à un ruban infini qui, comme la bandelette d'un télégraphe Hugues, défilerait sans cesse devant un point fixe qui serait le Présent. Réfléchissons cependant. Qu'y a-t-il avant ce présent? — Une éternité. — Qu'y a-t-il après? — Une éternité. — Identiques? — Certes. — Ainsi, voilà un mobile qui s'avancerait en restant à égale distance de deux points lointains, de deux infinis? Vous voyez toute l'absurdité de cette thèse. Force vous est donc d'admettre que le temps *ne bouge pas*, et que c'est la nature seule qui s'agite imperceptiblement devant sa farouche et formidable immobilité.

Notre vie, notre planète, notre univers ressemblent à un navire qui remonte lentement le cours d'un fleuve, entre deux rives désertes et monotones dont nous voyons se succéder avec régularité le morne paysage. Et nous comptons les kilomètres parcourus de ce petit voyage, fort restreint si on le compare aux dimensions du fleuve entier. Eh bien! le passage continu de ces rives, c'est le Temps que nous croyons animé et fuyant alors qu'en réalité c'est notre esquif qui se déplace.

Je vous ai donc démontré suffisamment, j'espère, que ce que vous appelez *durée*, n'est qu'une illusion humaine. Or, notre intelligence est faite pour concevoir cette illusion, de même que nos yeux sont construits de façon à saisir le mouvement apparent du soleil. Et, par une sorte d'accommodation, la nature a fait du délai normal de la vie une des conditions nécessaires pour que cette illusion se manifestât avec tous ses effets. Si notre œil s'échappait du domaine terrestre où le retienent captif ces tyrans que l'on nomme les possibilités, il ne serait pas à même de découvrir l'image nouvelle du monde.

le soleil fixe incendiait de sa fournaise la course échevelée des planètes. De même, si notre raison s'évadait des étroites limites de l'existence, et gagnait l'infini, elle se trouverait alors en présence des choses se révélant sous leur véritable jour, et verrait le temps immobile, glacé et mort devant le minuscule cortège de nos actions.

C'est ce qui advint à Liliana. *Le temps s'arrêta pour elle!*

Chose effrayante. L'axe de la vie se faussa, puis s'émietta. Les mille souvenirs d'une existence se dispersèrent comme des feuilles mortes au vent d'hiver. La mémoire, qui est à la Durée ce que l'accumulateur est à l'électricité, fut affolée et détruite comme sous le coup d'un courant d'une essence inconnue et irritante. Toutes les facultés pensantes de l'infortunée femme furent peu à peu neutralisées, et finalement sombrèrent à l'incohérence et au néant; tantôt elle restait pétrifiée comme une machine privée de son principe moteur, tantôt elle s'agitait en mouvements désordonnés ainsi que ces animaux auxquels la vivisection a supprimé l'organe de la coordination, le cervelet.

Je prévois votre objection. Si Liliana, allez-vous me dire, n'a pu s'adapter à sa vie nouvelle, comment expliquer que moi, chez qui l'expérience a été beaucoup plus ancienne, j'aie résisté à cette désorganisation mentale?

La raison en est bien simple. Au cours des travaux qui préparèrent ma découverte, je fis vers ce but éblouissant, un effort moral intense. Pendant de nombreuses années je bandai violemment ma volonté vers l'idéal espéré. Cette rude discipline fit que je modifiai, à mon insu, ma faculté affective du Temps; j'amenai ainsi mon intellect à s'étendre dans les limites d'une vie beaucoup plus longue sans perdre le bénéfice de l'illusion. Il y eut là une sorte d'auto-suggestion fort curieuse. Mais cette adaptation, qui se maintint

trois siècles, était-elle durable? Malheureusement non, et la suite de cette histoire vous renseignera à cet égard.

Pour Liliana, la situation était bien différente. Pas d'entraînement psychique préalable, pas d'effort de volonté, pas d'« accommodation ». La machine atteignait son but dès que ma compagne eût dépassé l'âge que le registre du Destin assignait à son décès; mais à partir de ce moment précis se déclara le marasme mental que je vous ai décrit. Mon invention, toute prodigieuse qu'elle était, n'avait pas prévu cette fâcheuse conséquence. Il y avait là une grave imperfection dont le funeste effet pouvait me menacer à mon tour.

Était-il possible de trouver un remède à ce mal? Cette question me plongea dans d'interminables réflexions. Pour la résoudre, j'évoquai, nouveau Faust, le fantôme impalpable qui déjà avait enlevé mon amie. Et avec le Temps, l'Espace, son redoutable frère en immensité; et avec l'Espace, la Cause, abîme si démesuré que la moindre pierre qui y tombe soulève un long courroux de tonnerres confondus. Où? Quand? Pourquoi? Où s'enfuit la Durée, sablier dont les grains s'abolissent dans on ne sait quel réceptacle? Vers quels lointains s'en va donc l'Espace infatigable? Et enfin, lorsque, de cause en cause s'élevant, l'homme avide parvient au dernier degré de ce raidillon malaisé et s'y arrête sur un sommet battu des ouragans, quelles sont ces interrogations qui s'obstinent à l'entourer comme un tourbillon de vautours? Qui éclaircira le mystère qui continue à envelopper l'Univers? Pourquoi sommes-nous ici, humains dérisoires, mouchérons aveuglés, atomes éperdus? Pour qui notre rêve inutile, notre conduite inexplicable, notre angoisse superflue, nos questions fastidieuses, puisque tout ceci n'est qu'une épisodique et bizarre aventure dans la vie colossale du monde, et que peut-être, dans le domaine où s'arrête le

faible rayon de notre regard, un Esprit cocasse éclate de rire en contemplant cette humanité illogique, fanatique, cruelle et incohérente ? Peut-être aussi s'amuse-t-il de nous, cet Esprit incompréhensible, comme un enfant le ferait de ces jouets grotesques et affreux, ours grimaçants ou singes bariolés que tolère au foyer le mauvais goût des parents.

Toutes ces questions, qui obsédèrent avant moi bien des penseurs épouvantés, concentrèrent leurs ardeurs dans mon esprit où brûlèrent mille flammes diverses et frétilantes comme en une maison incendiée. Mais si tant d'intelligences avaient, avant moi, exploré ce dur chemin, la miennie avait pour elle un outil incomparablement aiguisé, duquel j'étais en droit d'attendre un rendement supérieur à celui des autres pionniers dont l'effort s'évertuait dans la même voie. Mes conditions spéciales de vie, jointes à l'acquit prodigieux de ma science, me donnaient, en effet, une sérieuse avance, et l'espoir non chimérique d'atteindre le but tant convoité.

Pouvez-vous imaginer cette ambition démesurée ? Pénétrer l'énigme du monde, trouver le pourquoi des choses, éclairer cette nuit, sonder cet abîme ? Rendre intelligibles et familières les idées de l'Infini, de l'Éternel ? Découvrir le mouvement ingénieux et précis des rouages de l'univers, et prendre en mains les leviers de la mécanique du Destin ? Ce fut là mon dernier désir, et tout m'annonça qu'il parviendrait bientôt au havre si hardiment cherché.

Ce dernier pas, cependant, je ne pus le franchir. A l'heure où se laissaient entrevoir les surhumaines récompenses de cet aventureux voyage, une tempête surgit, et mon navire foudroyé devait périr en vue de la côte.

Déjà, m'élevant d'effort à cause jusqu'à l'essence transcendante, j'avais jeté sur celle-ci le lasso de mon analyse ; mais une paralysie soudaine, alors, m'engourdit d'un mystérieux découra-

gement. Je sentis que j'avais perdu pied et que les flots allaient m'engloutir. Horreur !

Je m'aperçus tout à coup qu'un voile léger et vaporeux se déposait sur mes pensées comme cette fine cendre volcanique qui recouvre d'immenses étendues et absorbe lentement tous les contours sous sa couche toujours plus épaisse. Le crépuscule descendait insensiblement en moi ; la haute lumière du soleil décrut et s'évanouit, tandis qu'une menaçante armée de spectres s'avavançait dans la pénombre.

Ce fut d'abord une sorte de bizarre et douloureuse folie intermittente. Ma mémoire, soudain, tressaillit sur ses bases et se lézarda. Le passé, jusque-là si clair à mon souvenir, commença de s'estomper. Je reconnus alors, à ces différents symptômes, que j'étais atteint du même mal que Liliana. L'océan sombre et glacial du Temps allait m'engloutir !

IX.

COMBAT ENTRE L'HOMME ET LE TEMPS.

J'en suis là. Je vous ai retracé fidèlement tous les événements marquants de ma vie, et je touche à la conclusion de ce récit extraordinaire.

...Le Temps, l'ennemi tant combattu, c'est donc lui qui aurait raison de mon intrépidité ?

C'est avec cet adversaire fuyant que je devais me mesurer ! La lutte serait inégale et courte, je le sentais, car mon antagoniste était déjà entré dans la place. Peu à peu je sentis l'équilibre me manquer, car la notion de durée, en désertant ma conscience, en balaya successivement tous les autres éléments de la connaissance. A l'heure qu'il est, j'assiste, terrifié, à cet épuisement lamentable de mon être pensant. Le Passé et l'Avenir se rapprochent pour moi de façon inquiétante ; ils se touchent, s'étreignent, se confondent en

un effrayant chaos. Je me tourne en vain pour saisir le Présent; il a disparu, n'étant qu'illusoire comme je vous l'ai montré. Je trépigne, je crie, je hurle, en proie à l'atroce douleur de cette folie; puis je m'abats comme une masse, je porte la main à mon front consumé, et je m'efforce en vain de savoir si nous ne serons pas hier ou si nous n'ayons pas été demain. Oh! l'indignable martyr de cette confusion, où la minute actuelle se dérobe, devenant inintelligible, et entraîne avec elle, dans le néant, tout mouvement et toute vie! Atroce naufrage de mes facultés dont les informes débris surnagent sur une mer furieuse...

Actuellement, ce dérèglement de mon esprit n'est encore qu'intermittent; et c'est grâce à une accalmie qu'il m'est permis de vous exposer tout ceci. Mais d'un instant à l'autre, le mal peut me reprendre plus violent. Aussi j'ai hâte de terminer ce récit et de vous faire les recommandations essentielles pour lesquelles je me suis permis de vous mander.

J'ai devant moi quelques semaines d'une torturante agonie, à laquelle vous ne vous étonnerez pas que je mette fin par le suicide, pendant que ma lucidité me le permet. Car je n'entends pas mourir dans la dégénérescence inconsciente; je veux, au contraire, comme cette pléiade des grands génies de la Renaissance, à laquelle j'appartiens, je veux être utile à la science jusqu'à mon trépas. Voici donc mon vœu suprême, inspiré avant tout par l'amour de cette humanité à laquelle je me suis tant intéressé :

Si l'on apprend l'existence de ma machine, les hommes, terrifiés par la mort, se ruèrent sur ma découverte. Elle se répandra avec tant de rapidité qu'au bout de peu de temps il ne restera pas, dans l'univers entier, un seul être humain qui n'en soit devenu possesseur. Or, une pareille transformation serait la plus funeste catastrophe

qui pût menacer la Terre. Bientôt sévirait le découragement de vivre, que j'ai moi-même connu, et les habitants de notre planète apprendraient à mépriser le plus précieux de leurs biens. Et ceux qui échapperaient à cette désespérance seraient happés par le mal terrible qui me déchire en ce moment. Le séjour en ce monde, où se mêlent actuellement joie et tristesse comme le soleil et la pluie dans nos climats, tomberait au pouvoir exclusif d'une farouche douleur. C'est ce malheur que je veux éloigner de mes semblables. Il ne faut pas, à aucun prix, vous l'entendez bien, que mon invention soit connue.

Tantôt, quand vous aurez pris congé de l'étonnant personnage que je suis, une bombe explosera, et réduira en débris méconnaissables la funeste machine qui donne en ce moment ses derniers tours de roue. Il n'y a donc, de ce côté, aucun danger de divulgation. Mais il existe un autre exemplaire du produit de ma science. Liliana s'est enfuie sans que je sois jamais parvenu à trouver son refuge. Ce que je n'ai pu faire, faute de temps, quelques hommes hardis pourraient parfaitement l'accomplir. Faites part de ceci à trois ou quatre personnes en lesquelles vous avez pleine confiance; entreprenez des recherches dans le monde entier, par les moyens que vous jugerez aptes à faire réussir la tentative. Ne vous découragez pas, peinez, obstinez-vous jusqu'au jour du succès; vous rendrez ainsi à toute l'humanité un service immense en la préservant du marasme, de la désorganisation et de la folie...

Comme l'Homme-Machine achevait ces paroles d'une voix altérée, je compris, au geste qu'il fit, que l'entretien était fini, et que je n'avais plus qu'à me retirer. C'est ce que je fis plongé dans un abîme de réflexions. Je n'entendis même pas la porte qui, derrière moi, se referma sur l'ancre de ce sorcier effroyable.

X.

DU XVI^m SIECLE A
OSTENDE-QUAI.

Les villas claires de la riante Ostende avaient grandi, et le steamer s'était avancé entre les estacades blanches que le flot venait battre de ses plaques d'écume. Une agitation intense gagna le pont, où les passagers se serraient en foule impatientée. Des cris perçaient le grondement de la machine, des mouchoirs s'agitaient comme de petits drapeaux clamant la joie frénétique du revoir. On arrivait. Bientôt apparurent les longues toitures de la gare maritime et le navire stoppa.

Animation du débarquement, tumulte joyeux, travail bruyant des employés qui transportaient des montagnes de malles, je ne voyais rien, je n'entendais rien. La figure colossale et tragique évoquée par mon ami, se levant comme un revenant du fond de ce XVI^m siècle halluciné et sombre, occupait seule ma pensée.

Nous restions silencieux. Je n'osais

formuler la moindre appréciation, sachant que sir Edward Fieldson ne pouvait s'être laissé duper par quelque ingénieux mystificateur. Mais l'heure était venue de nous quitter, car le professeur anglais prenait le train de Bruxelles, tandis qu'une opération urgente me retenait à Ostende. Je le conduisis donc jusqu'à sa voiture; l'énorme locomotive ronflait, et le garde annonçait le départ.

— Ma foi! dis-je au moment où le train allait se mettre en marche, malgré toute la confiance que j'ai dans ta clairvoyance, ta perspicacité, ta précision de savant, et malgré l'effort que je fais pour te croire, je ne parviens pas à ajouter foi à ton histoire!

Le train s'ébranla. Aux paroles que je venais de prononcer, sir Edward Fieldson fit un mouvement, et, tandis qu'en ses yeux s'allumait une sorte de bizarre espoir, il me jeta ces mots rapides :

— Ah! si je pouvais n'y pas croire moi-même!

FIN.



Une histoire d'Automates

I.

JE ne pourrais plus dire comment la conversation vint à tomber sur les automates.

— Je m'intéresse passionnément aux automates, avais-je avoué, non sans provoquer un certain étonnement parmi mes auditeurs.

— Que trouvez-vous donc de si captivant dans ces machines, M. Prince? demanda Mlle Korsakov, une vieille à menton verni, à la voix de crécelle.

— Je le pourrais difficilement expliquer. Les automates m'étonnent par leurs allures fantastiques; certains m'hallucinent et m'effrayent par leur mystère. Leurs gestes grimaçants ont bien des fois obsédé mes cauchemars. Avez-vous déjà vu des automates perfectionnés? Je vous assure qu'on leur parle, ils vous répondent, vous serrent la main, vont en promenade avec vous, et quand on s'aperçoit de la supercherie, on reste glacé. En découvrant une si merveilleuse imitation de la vie, il semble qu'on soit poursuivi par ce qu'a de plus angoissant le problème de la vie lui-même. Au reste, une question ne peut manquer de venir à l'esprit : ces appareils sont si parfaits, et d'autre part l'association des idées dans un cerveau humain est parfois si mécanique, qu'on se prend à se demander si la machine n'a pas créé en elle une véritable vie mentale...

— Oh! Oh! s'écria William Northouse, mon hôte. Vous exagérez un peu, me semble-t-il.

— Nullement, m'écriai-je. On a construit des machines qui calculent avec plus de rigueur qu'aucune intelligence humaine; d'autres qui font vibrer un violon comme jamais ne le fit l'artiste le plus passionné. Avez-vous déjà vu fonctionner une linotype? Après le moulage des caractères, des mains articulées remettent chaque lettre dans le casier qui lui convient; quand une erreur se produit et que par exemple un *e* tombe dans les *a*, la machine s'en aperçoit, s'arrête, et après une demi-seconde de réflexion, pourrait-on dire, vous avertit par un coup de timbre de l'erreur qu'elle vient de commettre. Ne trouvez-vous pas que de telles réalisations autorisent les espoirs les plus démesurés?

Je m'interrompis, étonné moi-même de l'audace de la thèse que je soutenais.

J'étais allé trop loin. La mission que je venais accomplir dans cette maison me forçait à dépister ce que mon hôte pensait de la question des automates; et voilà que, poussé par mon enthousiasme, j'avais dévoilé mes propres sentiments!

Nous étions réunis dans la véranda somptueuse de William Northouse, un ami d'enfance que j'étais tout heureux d'être venu revoir à Chicago. Je voyageais alors pour la célèbre firme des machines à écrire United, à laquelle je suis resté attaché. Ceux qui avaient vu Northouse ne l'oublieraient plus : front puissant, regards incandescents, face maigre, ardente, fati-

guée par une vieillesse précoce; et quelque chose d'entreprenant qui faisait penser à don Quichotte. Les deux personnages qu'il me présenta ne manquaient pas non plus d'étrangeté: le docteur Ice, un Américain de bonne souche, homme de cinquante ans, solennel sous ses lunettes, portant un vaste éventail de barbe, ne disant que des phrases majestueuses sur un ton imperturbable, et Mlle Korsakov, une

tes, repris-je, le phonographe et l'électricité. C'est un jeu aujourd'hui de fabriquer ces glottes artificielles sur quoi s'écrieraient si longtemps les constructeurs du XVII^e siècle...

Si je ramenaï obstinément la conversation sur ce sujet, c'est qu'à mon arrivée à Chicago, la famille de mon ami m'avait confié que William lui-même se livrait à la dangereuse passion des automates. En soi, cette nouvelle n'avait rien pour m'étonner, car je savais mon vieux camarade très curieux des choses de l'horlogerie et de la mécanique. Mais on craignait que Northouse ne gaspillât un temps qu'il eût mieux consacré à sa fabrique de machines à calculer. On m'avait donc prié de me renseigner adroitement, de mesurer l'étendue du mal et d'aviser aux remèdes. Au demeurant j'aurais voulu en avoir le cœur net et j'étais impatient de voir ce qu'aurait pu réaliser dans ce domaine cet homme qui était un des meilleurs ingénieurs du Connecticut. Je devais pourtant tenir compte de son caractère secret, et du soin avec lequel il cachait toujours, au début, ses plus belles inventions.

— Et cependant, reprit-il, il y a beau temps que l'on est parvenu à combiner des automates surprenants. Vous savez qu'Architas de Tarente avait construit une colombe de bois et Regiomontanus une guêpe de fer, qui volaient. Et en 1470, l'empereur Maximilien entrant à Nuremberg vit ce spectacle magnifique: un aigle métallique, œuvre aussi de Regiomontanus, qui battait l'azur de ses ailes aveuglantes...

— Il y a plus merveilleux, dit le docteur Ice, homme fort érudit. Connaissez-vous les mémoires de Gervais, le Chancelier d'Otton III? Ils racontent, avec force détails, que l'évêque de Naples inventa une mouche de fer qui volait inlassablement et attrapait toutes les autres mouches, si bien que dans la ville entière les viandes ne se



«Eh bien, camarade, m'écriai-je en brandissant mon fer rouge!». (page 42.)

Russe voyageant depuis nombre d'années à travers l'Union. C'était une femme sexagénaire, un peu prétentieuse, passablement lettrée, me sembla-t-il; son accent étranger se reconnaissait aux moindres paroles, et sa toilette trahissait un dédain évident de la mode.

Nous discussions autour d'un guéridon portant les tasses de thé. Du haut des tentures tombait la lumière mesurée de cet après-midi de janvier, encore obscurcie par l'ombre des bâtiments à vingt étages qui entouraient l'étroite cour. Une petite lampe à incandescence brillait, posée sur le piano, sans éclat et voilée de soie jaune.

— Deux grandes inventions ont perfectionné immensément les automa-

corrompirent plus pendant huit ans. C'est du moins le chroniqueur qui le dit.

— Oh ! interrompit Mlle Korsakov, du ton d'une vieille précieuse qui veut mettre son grain de sel. Je ne m'attendais pas à des allégations si précises !

Le docteur Ice déposa la cendre de son cigare et se remit à fumer en toute sérénité.

— Si surprenantes que soient les bêtes mécaniques, reprit mon ami Northouse, elles sont loin d'égaliser en intérêt les androïdes.

— Les androïdes ?

— C'est-à-dire les hommes artificiels. Ce n'est un secret pour personne que le domestique du moine Albert le Grand en était un. Lorsqu'on frappait à la porte, ce chef-d'œuvre se levait de son siège, allait ouvrir, introduisait le visiteur et retournait s'asseoir. Bien des contemporains ne se sont pas doutés de ce tour de force. Un jour, cependant, saint Thomas d'Aquin découvrit l'imposture. Transporté de frayeur, il détruisit de ses propres mains l'automate, jugeant que c'était l'œuvre du diable. Albert n'osa résister au Docteur angélique, mais dans ses larmes il jeta ces paroles restées historiques : *Periit opus triginta annorum !* L'automate, en effet, lui avait coûté trente années de labeur.

— Voilà le danger, répondis-je intentionnellement en regardant William. On dilapide à ces jeux de patience un temps qui serait mieux employé...

— Eh ! Qu'importe ? répondit avec vivacité mon hôte. Qu'importe, si c'est pour reculer les limites du possible humain ? Vous parlez comme la foule des Philistins, mon cher Prince ! Ignorez-vous donc que les plus grands philosophes ont fabriqué des automates ?

Je regardai mon interlocuteur avec étonnement.

— Les plus grands philosophes, oui ! Je ne parlerai pas de Pascal, qui fut un véritable initiateur dans cet art en-

blime. Mais savez-vous que Leibniz consacra à l'achèvement d'un androïde une somme qui correspondrait aujourd'hui à vingt mille dollars ? Savez-vous que Descartes construisit une jeune fille de palissandre, qu'il appela Francine et qu'il aima comme une fiancée ? Elle eut une fin tragique : au cours d'une traversée, le capitaine la découvrit dans sa caisse et la fit jeter à la mer, refusant de continuer son voyage avec une créature qui pouvait attirer la malédiction céleste sur son vaisseau. Toutes ces tentatives ont le même dénouement : l'ignorance et la superstition détruisent l'œuvre trop merveilleuse du génie. Ainsi en fut-il de l'abbé Mical, par exemple. Il fabriqua deux têtes d'airain qui se parlaient, s'il faut en croire Rivarol. Le gouvernement ne voulut pas les acheter et le pauvre philosophe mourut criblé de dettes en 1786, je crois.

— Incroyable ! dit de sa voix égale le docteur Ice.

— Voilà les ravages que cause l'incompréhension du public ! s'écria William Northouse. On reproche à ces chercheurs le temps et l'argent qu'ils consacrent à leurs expériences ! Et vous, Prince, vous vous rangez à l'avis de ces gens-là ? Oh ! Oh ! Je ne le puis imaginer !

Je ne répondis pas. Une fois de plus je compris avec quelle prudence je devais toucher aux opinions de mon ami.

D'un geste plein d'élégance le docteur Ice alluma un nouveau cigare, puis reprit d'une voix dont le calme contrastait avec l'agitation de mon hôte :

— Votre abbé Mical me rappelle Royer Bacon. Connaissez-vous ses performances dans ce domaine ?

— Ma foi, non, répondis-je.

— Si cela vous intéresse...

— Comment donc !

— Eh bien, Bacon construisit lui aussi deux têtes de fer, avec l'aide de son frère en religion Thomas Bungey. En se servant du miroir Amuchesi ils

parvinrent à donner aux cerveaux énormes qu'ils combinaient la mémoire et le raisonnement. Ces têtes devaient avoir des facultés de discernement et de logique bien au-dessus de celles des hommes, puisque des machines ne se trompent jamais. Et je vous étonnerai en vous révélant que Bacon et son ami avaient entrepris ce gigantesque travail dans un but patriotique!

— Patriotique?

— Parfaitement! Car l'ultime question qu'ils voulaient poser à leurs têtes métalliques, c'était celle de savoir s'il était possible d'enfermer l'Angleterre dans un mur!

— Et qu'en advint-il?

— Pendant sept ans, frappant sans relâche, les ouvriers sublimes forgèrent leurs têtes de fer; mais le malheur voulut que, lorsqu'elles furent achevées et qu'elles parlèrent soudain, leurs inventeurs ne les entendirent pas, occupés qu'ils étaient à autre chose.

— Surprenant! opinai-je. Mais ce pourrait bien être de la légende!

— Pas du tout, riposta le docteur. C'est rapporté par François Picus, un historien d'une valeur indiscutable.

— Mais pourquoi construisait-on toujours deux cerveaux mécaniques à la fois?

— Parce que ces deux cerveaux pouvaient correspondre et se perfectionner mutuellement en science et en philosophie! répondit William.

Il avait parlé avec tant de sérieux qu'on eût dit vraiment qu'il croyait ce qu'il disait.

— Il est heureux, observai-je alors, que notre époque ait abandonné ces chimères, bonnes tout au plus à distraire les contemplatifs du Moyen-Age!

Mes auditeurs accueillirent ces paroles par quelques secondes d'un silence stupéfait.

— Que dites-vous là? demanda enfin Mlle Korsakov.

— Je dis qu'on ne construit plus

d'automates aujourd'hui, et je ne crois pas que ce soit un tort...

Les blasphèmes soudains d'un athée dans un concile n'auraient pas provoqué une consternation plus vive que celle que je vis autour de moi.

— Plus d'automates... aujourd'hui? murmura William, qui trouvait à peine ses mots.

— Erreur, erreur! dit le docteur Ice, qui seul conservait son calme. Il ne faut pas remonter au moyen-âge pour trouver d'admirables automates. Rappelez-vous le joueur d'échecs de Maëlz, au sujet duquel Edgar Poë écrit des articles si curieux. Rappelez-vous l'Andalouse secrétaire, qui écrivait toute une page et, l'ayant terminée, posait les accents et les points sur les *i*. Rappelez-vous l'illustre Vaucanson, qui fut membre de l'Académie des Sciences de Paris. Vous n'avez pas oublié son joueur de tambourin, que diable! Et son flûteur!

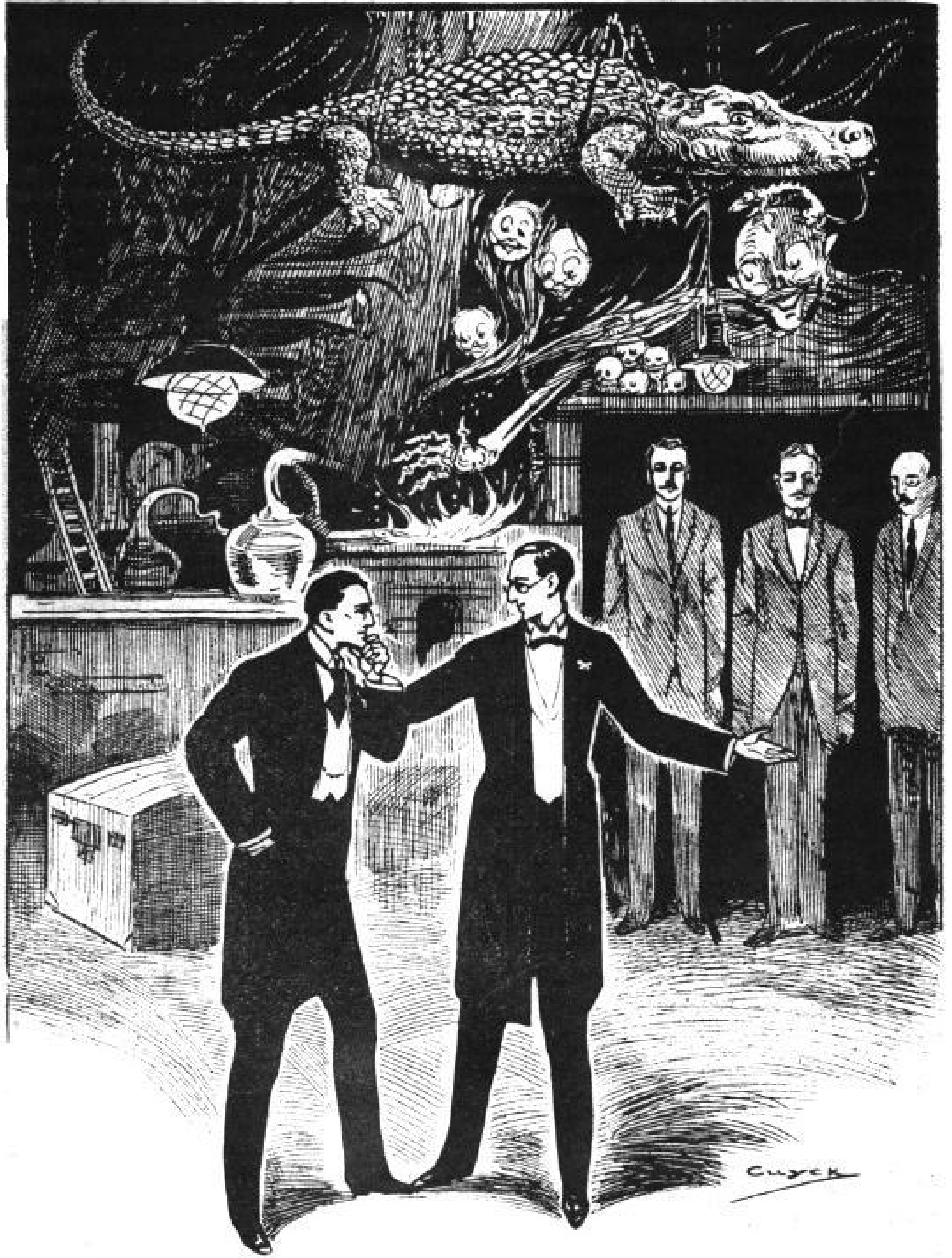
— Et son âne! ajouta William.

— Son âne? demandai-je.

— Vous ne connaissez pas l'histoire de son âne? Le cardinal Fleury avait confié à Vaucanson l'inspection des manufactures de soie de Lyon. Comme il simplifiait beaucoup les métiers, il s'attira la haine des ouvriers qu'il réduisait au chômage. Ceux-ci le calomnièrent, et il se vengea en construisant un âne qui tissait une étoffe plus belle que toutes celles qu'avaient jamais pu produire les usines lyonnaises. Merveilleuse épigramme du mécanicien le plus génial qui ait vécu!

Une pointe d'admiration jalouse perçait dans les paroles de mon ami. Le soupçon qui m'avait effleuré prenait corps: William lui aussi devait s'adonner à la stérile passion des automates...

— Les automates ne méritent pas d'occuper l'activité d'un savant, osai-je lancer, au milieu des protestations. Ce ne sont là que jeux coûteux et futiles; on y peut perdre sa fortune et sa



Au fond de la salle une rangée d'androïdes qui me paraissaient terminés

raison, comme ce malheureux Blackfide...

— Blackfide ! s'écria Northouse. Vous avez connu Blackfide ?

— J'ai connu Blackfide, répondis-je sans m'émouvoir.

La plus vive stupéfaction s'exprima sur les traits de mon ami.

— Où avez-vous connu Blackfide, heureux mortel ? Mais vous savez que c'est aujourd'hui le plus grand mécanicien d'Amérique !

— Je le sais.

— Et pourtant Blackfide ne voulait recevoir personne... Il vivait comme dans une tour...

— C'est un privilège providentiel... Voulez-vous connaître l'histoire ?

Elle ne pouvait être qu'édifiante pour mon ami, je le présentais.

II.

« Il y a trois ans, j'arrivais à Baltimore, mandé par Blackfide lui-même, qui avait une amélioration à me suggérer dans les transmissions de sa machine à écrire ; il a toujours été d'ailleurs un des bons clients de la maison United.

J'appréciai à sa valeur ma bonne fortune. Je savais que l'illustre mécanicien vivait isolé dans sa maison sans rien voir que des androïdes ; aussi je n'eus garde de manquer l'invitation. Je n'oublierai jamais le petit frisson de crainte et de curiosité que j'éprouvai en sonnant à sa porte. Un domestique en livrée très correcte vint m'ouvrir. Je ne pus me résigner à croire que c'était un automate ; je m'imaginai plutôt être en présence d'un ancien militaire ayant gardé, du temps où il faisait l'exercice, une certaine raideur dans les mouvements. Il m'introduisit sans plus de cérémonie dans le cabinet de travail du maître.

Blackfide était un homme petit et maigre, doué de deux grands yeux dont la pénétration semblait effrayante. Son discours était bref et assuré et

j'aime à croire qu'il ne ressentait encore aucun symptôme de la folie qui devait lui survenir plus tard. Je savais qu'il vivait solitaire et m'attendais à le trouver quelque peu bourru ; il n'en fut rien ; il se montra d'une cordialité irréprochable ; il me parla de la maison United pour laquelle il éprouvait beaucoup de sympathie, me dit-il, et dont il suivait avec intérêt les progrès immenses. Il semblait tout heureux et m'avoua que depuis plusieurs années il n'avait plus parlé à un être vivant.

— C'est-à-dire à un homme de chair et d'os, rectifia-t-il, car mes automates eux aussi ont leur vie propre.

Je fus enchanté de l'occasion qu'il m'offrait d'entamer ce sujet.

— Oh ! leur vie propre ! hasardai-je, en hochant la tête.

— Parfaitement, monsieur ! Il suffit de donner au mécanisme un perfectionnement suffisant pour que tous les mouvements de la vie soient imités à s'y méprendre.

— Mais la conscience ! Vous ne soutiendrez pas que vos automates aient conscience d'eux-mêmes ?

— Pourquoi pas ?

L'énormité de la supposition fit que je ne trouvai rien à répondre.

— La conscience, reprit Blackfide, est un épiphénomène qui se jette sur vos transmissions nerveuses, sans que vous compreniez quoi que ce soit à son fonctionnement. Eh bien, il en est de même de mes androïdes. Au lieu de transmissions nerveuses, ils ont un nombre infini de transmissions électriques et mécaniques, et cet infini fait naître, lui aussi, un épiphénomène analogue à ce que vous appelez si fièrement votre conscience.

— Utopie ! m'écriai-je.

— Pas du tout, et la preuve, c'est que mes automates se reconnaissent l'un l'autre et s'appellent par leurs noms. Quand ils passent devant un miroir ils savent très bien que l'image

qu'ils y découvrent est la leur et non celle d'un autre.

— Vos automates ont donc des yeux qui voient?

— Ils ont tout simplement des yeux au gélatino-bromure d'argent, reliés électriquement à des centres moteurs. Votre vision, si elle emploie d'autres moyens, se ramène au même processus. Croyez-moi! Mes androïdes ont une conscience artificielle qui n'a rien à envier à la vôtre!...

— Je ne l'admettrai jamais! dis-je avec force.



« La face de l'homme s'était progressivement décharnée » (page 43.)

Un rictus passa sur la face de Blackfide.

— Eh bien, mon cher monsieur, puisque vous êtes incrédule, voulez-vous que je vous persuade?

— Volontiers.

— C'est bien simple : il suffira de voir mes androïdes à l'œuvre. Pour cela, je vous demanderai de passer une nuit en compagnie de l'un d'eux... si toutefois vous n'avez pas peur.

— Peur! Allons donc! J'accepte bien volontiers.

— Entendu. Cette nuit-même, si vous voulez.

— Cette nuit même,

J'étais brûlé déjà d'une fièvre de

curiosité. Blackfide me fit passer dans la salle à manger, où un repas nous fut servi. Je m'attachai à scruter les moindres gestes du domestique; à de furtifs instants, je lui trouvais une sorte de gaucherie qui me portait à croire qu'il n'était qu'un admirable androïde; mais je ne pus jamais vérifier ce point. Blackfide semblait tout joyeux de ma présence; il parlait avec volubilité et ne se refusa pas quelques verres d'un excellent vin de France. De mon côté, je lui dis mon admiration pour son art et l'intérêt que je portais à ses automates.

— Les automates! Les automates! dit-il avec un singulier accent de sincérité. M. Prince, si je puis vous donner un conseil d'ami, ne vous intéressez jamais trop à ces machines-là.

— Vraiment! Et pourquoi donc?

— Parce qu'elles prendront bientôt le meilleur de vos pensées, de vos moelles. Il y a des passions funestes, n'est-ce pas? On a parlé assez de l'alcool, du jeu, de la morphine... Eh bien, il n'y a pas de passion plus effrayante que les automates.

Cet aveu, dans la bouche de Blackfide, ne manquait pas d'inattendu. Il reprit :

— L'homme qui un beau jour se met en tête de construire un automate, si simple soit-il, est un homme perdu. Les premières semaines, il trouve là un passe-temps qu'il croit agréable et sans danger; peu à peu il s'attache davantage à imiter la vie; il perfectionne un levier, un rouage, une chaîne; et puis, c'est fini; la chimère ne lâchera plus sa proie. Le malheureux engloutira dans l'ingrate machine toute sa fortune, toutes ses années, toutes ses affections... Et cela pour aller toujours plus loin dans le bonheur de créer plus parfaite cette vie étrange de l'androïde! Croyez-moi, monsieur... La passion des automates est le chemin le plus direct vers la folie...

Des lueurs s'égarèrent dans les yeux agrandis de Blackfide. Ce soir-là, je

ne savais pas encore qu'en ce qui le concernait il émettait de si justes prophéties, car sinon je n'eusse guère été rassuré au sujet des heures qui m'attendaient.

Après le fromage, il se leva.

— Nous allons commencer. Voulez-vous me suivre à l'atelier?

Au bout d'un couloir nous pénétrâmes dans ce lieu surprenant. Je songai à l'antre d'un alchimiste. Figurez-vous une pièce immense, haute comme une église, encombrée d'objets les plus bizarres. Dès les premiers pas, je faillis me heurter à un mannequin inachevé, figé dans un geste gauche, avec un affreux rictus sur ses lèvres encore blanches. Au fond de la salle, une rangée d'androïdes, qui me parurent terminés, attendaient dans une immobilité complète. De-ci de-là s'entassaient des cornues, des outils étrangement contournés et veloutés de poussière. Comme des masques tapis pour d'odieuses farces, je découvrais de toutes parts des cubilots avec des yeux de braise et des nez camus. On entendait le halètement léger des ébullitions; des métaux cuisaient lentement dans des creusets; des forges mal éteintes faisaient encore danser l'air sur leurs braises noires; dans un coin, un four de briques grimaçait. Au plafond pendait un fouillis d'objets disparates, soufflets de cuir, armatures disjointes, automates hors d'usage; je vis même au-dessus de ma tête un grand crocodile assujéti par un solide système de palans et de mouffles; et j'aurais cru que c'était un monstre artificiel s'il n'avait fait de temps à autres quelques mouvements pour échapper à l'étreinte des cordes, et si des gouttes de bave n'étaient tombées sur le sol de terre battue. Un vaste lustre à gaz éclairait ce décor.

Le satané Blackfide s'amusait de mon ahurissement.

— Voici donc où vous allez passer la nuit M. Prince. Ce fauteuil est à

votre disposition. A moins que vous ne renonciez à l'expérience...

— Pas le moins du monde!

J'avais parlé avec force, pour assourdir les voix inquiètes qui montaient en moi.

Blackfide me conduisit vers les automates rangés au fond de la salle.

— Lequel de ces messieurs choisissez-vous pour compagnon?

Je désignai au hasard un des spectres immobiles, un vulgaire mannequin privé de mouvement; il me paraissait bien moins intéressant que l'androïde — si c'en était un — qui nous avait servi notre dîner.

— Bon, bon! dit Blackfide. Que les autres s'en aillent!

A ces mots, ceux que le mécanicien avait interpellés de la sorte tressaillirent, et d'un pas mécanique gagnèrent la porte pour sortir en bon ordre. J'eus un frisson d'effroi. L'automate que j'avais désigné était resté sans broncher.

— Je vous laisse donc, M. Prince, me dit Blackfide en me serrant la main.

— Mais que dois-je faire?

— Rien. Attendre.

Il s'éloignait, mais revint, comme se ravisant.

— A propos, remarquez cette poire électrique... Si jamais l'épreuve devenait au-dessus de vos forces...

Je sursautai.

— M. Blackfide, croyez que je n'ai pas l'habitude...

— Je sais, je sais... Vous êtes un homme courageux... Mais enfin... Si vous voulez du secours, vous pouvez sonner...

Je voulus répondre; mais Blackfide se déroba, et derrière lui verrouilla la porte. J'étais seul. Mais, à l'instant même où je faisais cette constatation, mon attention fut attirée par un bruit bizarre. On eût dit que sous une pression soudaine plusieurs clapets s'étaient soulevés simultanément. L'entendis

alors de forts soufflements grandir et se prolonger sans fin, tandis qu'un courant d'air chaud balayait l'atelier. Au fait, était-ce vraiment de l'air que ce vent desséchant qui me râpait la face? Non, ce devait être un gaz d'une chimie inconnue, un oxyde qui me piquait violemment à la gorge...

— Ce diable de Blackfided aurait-il l'intention de m'asphyxier? dis-je à mi-voix.

J'avisai une fenêtre dont le vitrail, serti dans du plomb, était opaque à cette heure de la nuit. Je montai sur un établi pour l'atteindre et essayai de l'ouvrir; mais mes efforts furent inutiles; je ne parvins même pas à ébranler le châssis. Tandis que j'étais juché sur l'établi, mes regards tombèrent sur le crocodile, qui était suspendu à quelques pieds seulement au dessus de mes yeux; et je fus effrayé des mouvements désordonnés que faisait l'animal; sa gueule s'ouvrait et se fermait avec des spasmes; visiblement, il étouffait dans d'affreuses tortures. Je sautai à terre, avec la peur de sentir l'air manquer aussi à mes poumons.

Au bout de quelques minutes, je me remis cependant de ma frayeur. Le soufflement des bouches dissimulées continuait, et le gaz mystérieux soulevait toujours mes cheveux; mais il me sembla que je m'habituais à cette ambiance nouvelle. Dès que je crus avoir échappé au danger immédiat d'asphyxie, je jetai un coup d'œil sur l'automate que la sollicitude de Blackfide m'avait donné pour compagnon. Mais je fut profondément rassuré en constatant qu'il n'avait pas fait le moindre mouvement depuis mon entrée dans la salle.

J'allai vers lui. Il semblait de pierre. Je passai dans le rayon de son regard fixe. Il ne sourcilla pas.

— Tout est pour le mieux, me dis-je... C'est une simple statue inanimée...

Il m'eût paru difficile, en effet, de donner le mouvement à ce mannequin

qui imitait si merveilleusement une créature humaine. Il avait les joues rouges, bien remplies, de fortes moustaches, des yeux doués de l'éclat de la vie. Je lui touchai la main et la trouvai tiède; je me rappelai alors que Blackfide, par un phénomène électrique, donnait à la chair de ses automates la chaleur animale. Je m'approchai de la face impassible pour en examiner l'incomparable travail. A ce moment je poussai un faible cri de surprise. Des lèvres de la machine sortait une haleine indiscutablement humaine! J'appliquai mon oreille à sa poitrine; j'entendis le rythme caractéristique du muscle cardiaque. Et quelques secondes après, comme je considérais au comble de la stupéfaction ce que j'avais pris pour un automate, j'aperçus qu'un mouvement lui avait furtivement échappé, un cillement imperceptible des paupières. J'avais découvert l'imposture.

— Ah! m'écriai-je. C'est donc cela!

Familièrement je mis la main sur l'épaule du gaillard.

— Camarade, dis-je, inutile de continuer ta comédie. J'ai trouvé le mot de l'énigme, et plutôt que de continuer ton rôle peu agréable, tu feras bien de venir boire avec moi une large rasade de whisky.

Pas un trait de sa face ne bougea.

— Voyons, dis-je d'une voix plus impatiente, tu ne vas pas essayer de me donner le change?

Cette seconde apostrophe n'obtint pas plus de succès que la première. Je saisis alors l'individu aux omoplates et voulus le secouer avec violence. Mais cet homme devait être d'une force redoutable: il ne bougea pas plus que s'il eût été une statue de bronze rivée au sol. Je fus saisi alors d'un vif désappointement, qui confinait à l'impatience la plus harcelante. L'idée de cet inconnu qui me mystifiait avec tant de succès me vexait profondément et dans la situation passablement ridicule où je me trouvais, je ne pouvais supporter



« Il desséchait les chairs... » (page 43.)

cette présence humaine à mes côtés, comme une ironie permanente. Avant de condamner l'acte stupide et barbare que je commis alors, on fera donc bien de se rappeler que toutes les circonstances m'y ont incité : mon séjour dans l'atelier se prolongeait depuis plusieurs heures ; j'aurais voulu m'en évader mais je ne parvins pas à ébranler la porte : d'autre part le gaz qui soufflait sans interruption des clapets commençait à m'étourdir.

A part le sifflement de ce gaz chargé de vertige, le plus profond silence n'avait cessé de régner dans la pièce. Je tressaillis donc jusqu'aux moëlles lorsqu'un bruit bref sonna soudain, comme la chute d'une pierre dans une citerne. Mais aussitôt, je m'irritai de ma pusillanimité : c'était un fer à souder qui, pour une cause que j'ignore encore, s'était détaché de sa planche et était tombé sur le sol. Une idée diabolique traversa mon esprit en ce moment : je ramassai le fer, le glissai sous les braises d'une forge et lorsqu'il fut rouge, je revins avec cette arme, vers l'imposteur. Car je ne doutais pas que c'en fût un ; à la vérité je le trouvais d'une adresse peu commune, mais je repoussai comme la pire folie l'idée que j'avais affaire à un androïde d'une telle perfection.

— Eh bien, camarade, m'écriai-je en brandissant mon fer rouge, puisque tu es si têtù, tu me permettras de m'assurer à quel genre de créature j'ai l'honneur de parler...

Je m'attendais à un prompt effet de ces paroles persuasives ; mais, à ma grande stupéfaction, l'homme ne bougea pas encore. Alors, brusquement, j'appliquai le fer à souder sur sa main. Comment dire l'étonnement qui s'empara de moi ? La chair grésilla, le fer s'y enfonça, une odeur atroce monta avec une fumée sombre, mais le visage de l'homme ne tressaillit pas d'une ligne. Au comble de la rage, je reculai, jetai le fer loin de moi. Avais-je réelle-

ment affaire à un automate, ou à un homme d'un courage invraisemblable ? Les deux hypothèses me parurent aussi inadmissibles.

Dès ce moment, les souvenirs de cette nuit extraordinaire perdent de leur netteté : je m'enfonçai de plus en plus dans l'étrangeté et dans l'horreur. Je fus saisi soudain d'une grande fatigue ; je me jetai dans le fauteuil, résigné à toutes les bizarreries. Il me sembla que plusieurs heures s'écoulaient sans que rien ne vint rompre la torpeur de l'atelier. Le gaz mystérieux soufflait toujours, et ses chimies devaient exercer une action profonde sur mon cerveau, car une ivresse inconnue s'empara peu à peu de moi. Evidemment l'atmosphère de la salle devait en être saturée à présent, car je vis les lampes du lustre pâlir et agoniser comme des flammes sous une cloche d'acide carbonique ; dès ce moment la pièce tomba dans la pénombre ; les braises des forges noircirent ; les yeux des cubilots s'éteignaient dans leurs faces moins rouges. En même temps, par une contradiction que je ne songeai même pas à m'expliquer, je vis certains liquides, dans des éprouvettes, entrer tout seuls en ébullition, et au bout de peu de minutes disparaître complètement en vapeurs vertes. Le crocodile fit un dernier soubresaut qui amena un cliquetis des mouffles, puis il se raidit.

Combien de temps restai-je prostré dans ce fauteuil ? L'étouffement du gaz s'accroissait encore ; je sentais mes idées s'enfiévrer et s'obscurcir ; il me sembla que j'avais peine à les joindre. L'image sarcastique de Blackfide passait parfois dans ma pensée, et je commençais à regretter cette sottise-aventure. Après plusieurs heures d'un marasme bien proche de la léthargie, je fis un effort pour vaincre ma lassitude et tournai péniblement la tête vers mon compagnon, homme ou androïde. Il n'avait pas fait un mouvement ; il était resté exactement comme je l'avais trou-

vé, sauf que sa main portait une affreuse blessure. Sa face demeurait impassible. Et pourtant? Dans l'ombre plus dense, je crus remarquer un rire hideux qui lui fendait les mâchoires. Jamais, jamais je n'oublierai l'impression d'écœurement et d'horreur que me causa ce rire visqueux, répugnant, fantomatique. Je m'approchai, glacé de terreur, et voici ce que je constatai, en y regardant de plus près : la face de l'homme s'était progressivement décharnée; l'os frontal apparaissait presque nu; les orbites avaient perdu leurs yeux; les lèvres avaient disparu et ne cachaient plus la ligne des trente-deux dents qui achevaient de se déchausser. Le corps, lui aussi, s'ossifiait.

L'épouvante et la fatigue, à ce moment, m'abattirent tout à fait. Je regagnai mon fauteuil et m'y laissai tomber avec l'impression que je ne m'en relèverais plus. J'avais vainement essayé de le retourner, car il était posé de telle façon que je ne pouvais voir l'androïde derrière moi; et ce détail seul me torturait.

Dès cette minute, je me débattis dans une angoisse sans nom. Au dessus de moi, ce qui arrivait au crocodile n'était pas fait pour me rassurer; il s'amincissait, se pelait, comme écorché par d'invisibles scalpels. Les tourbillons du gaz mystérieux le faisaient osciller légèrement et je voyais des lambeaux de sa peau se balancer comme des feuilles au vent d'été. Des veines se dénudaient, saignaient quelques gouttes et noircissaient en des ulcères rapidement séchés.

Mais tout cela n'était rien auprès de la terrible constatation que je fis en ce moment! J'avais machinalement porté la main sur mon genou, et je ne touchai que la tête de mon tibia! En quelques heures, j'avais maigri de plus de la moitié de mon poids!

Je compris alors les effets effroyables de ce gaz qui soufflait toujours et auquel j'avais fini par m'habituer. Il ~~dés~~ déshydrat les chairs, il les absorbait

comme le papier brouillard l'encre! Je fis un dernier effort pour me lever, pour échapper au supplice qui m'attendait... Mais mon affaiblissement était déjà tel que mes muscles restèrent paralysés. Eperdu, je me résignai à mon sort...

Là-haut, le crocodile n'était plus qu'une carcasse transparente. Les métaux bouillaient plus fort dans les cubilots et passaient en frange sanglante sur la céramique de leurs lèvres. Tous les outils pendus aux murs se hérissaient en menaces. Soudain, j'entendis un bruit, juste derrière moi : je devinai que l'automate avait fait un mouvement. J'eus le désir intolérable de tourner la tête pour me rendre compte de ce qui se passait : ce fut inutile. Haletant de frayeur, je conjecturai, au bout d'un temps, que l'androïde venait vers moi, mais avec une lenteur calculée, en faisant un pas toutes les cinq minutes, comme pour prolonger mes tortures. Enfin, après m'avoir causé d'indicibles appréhensions, il entra dans le champ de mes regards. Il s'était complètement décharné.

Je découvris alors que les gaz avaient complètement exercé leur action sur mon corps aussi; je n'avais plus que des os auxquels n'adhéraient pas la moindre parcelle de chair. A ce moment mon épouvante atteignit son comble : l'automate se saisit de moi, avec le cliquetis de ses vertèbres qui se heurtaient; il m'emporta vers le four dont il ouvrit la porte. C'était un four électrique, en pleine activité, et atteignant plusieurs milliers de degrés; je distinguai nettement les briques rouges, ainsi que les exhalaisons enflammées qui s'en dégagèrent lorsqu'un courant d'air les effleura. Je ne pouvais tenter la moindre résistance; l'androïde m'introduisit dans le four la tête la première. Je n'éprouvai cependant aucune brûlure, et au contraire un certain bien-être. Peu après l'automate revint avec des outils, et se mit à me marteler,

frappant sans relâche, soudant, ajustant, sans que je pusse me rendre compte de son travail dans la nuit incandescente qui m'entourait. Cela dura un temps fort long, puis il me retira du four, me jeta sur mon fauteuil et s'en alla. Je reprenais peu à peu mes sens, mais n'osais me regarder dans l'atroce terreur de ne voir que des os...

Et pourtant il me semblait que je respirais plus à l'aise. J'eus stupéfait de constater soudain que ma paralysie



« Je sautai de mon fauteuil, un air vif purifiait l'atelier! ». (page 44.)

disparaissait : je pus étendre mon bras droit, avec un bruit de chainettes. Je remarquai alors que mes membres n'étaient que de minces armatures de métal ; mes poumons étaient remplacés par des soufflets, mon cœur par une pompe... Et à ce moment, je compris, oui ! je compris nettement que, comme l'étincelle qui s'élance entre les pôles d'une machine magnétique, ma pensée plus lucide sautillait sur les rouages de cuivre de mon cerveau...

...La poire électrique passa devant mon visage. Eperdument je la saisis entre mes phalanges d'aluminium, et je sonnai...

Un souffle frais baigna mon front...

Blackfide se penchait sur moi, ironique...

— Eh bien, M. Prince ?

— Je vous en supplie... Tirez-moi de ce cauchemar...

Avec un grand rire il me tendit la main. Je sautai de mon fauteuil. Les portes étaient ouvertes, un air vif purifiait l'atelier ; le mannequin qui m'avait tant terrifié se tenait de nouveau immobile, parfaitement inoffensif, la main un peu endommagée par la trace du fer rouge. L'aurore montait doucement derrière le vitrail.

III.

J'avais parlé dans le silence stupéfait de mes auditeurs. Le docteur Ice m'écoutait pétrifié, dardant sur moi ses yeux d'épouvante ; Mlle Korsakov poussait de temps à autre de petites exclamations ; mais c'est chez William que mon anecdote paraissait éveiller la curiosité la plus passionnée.

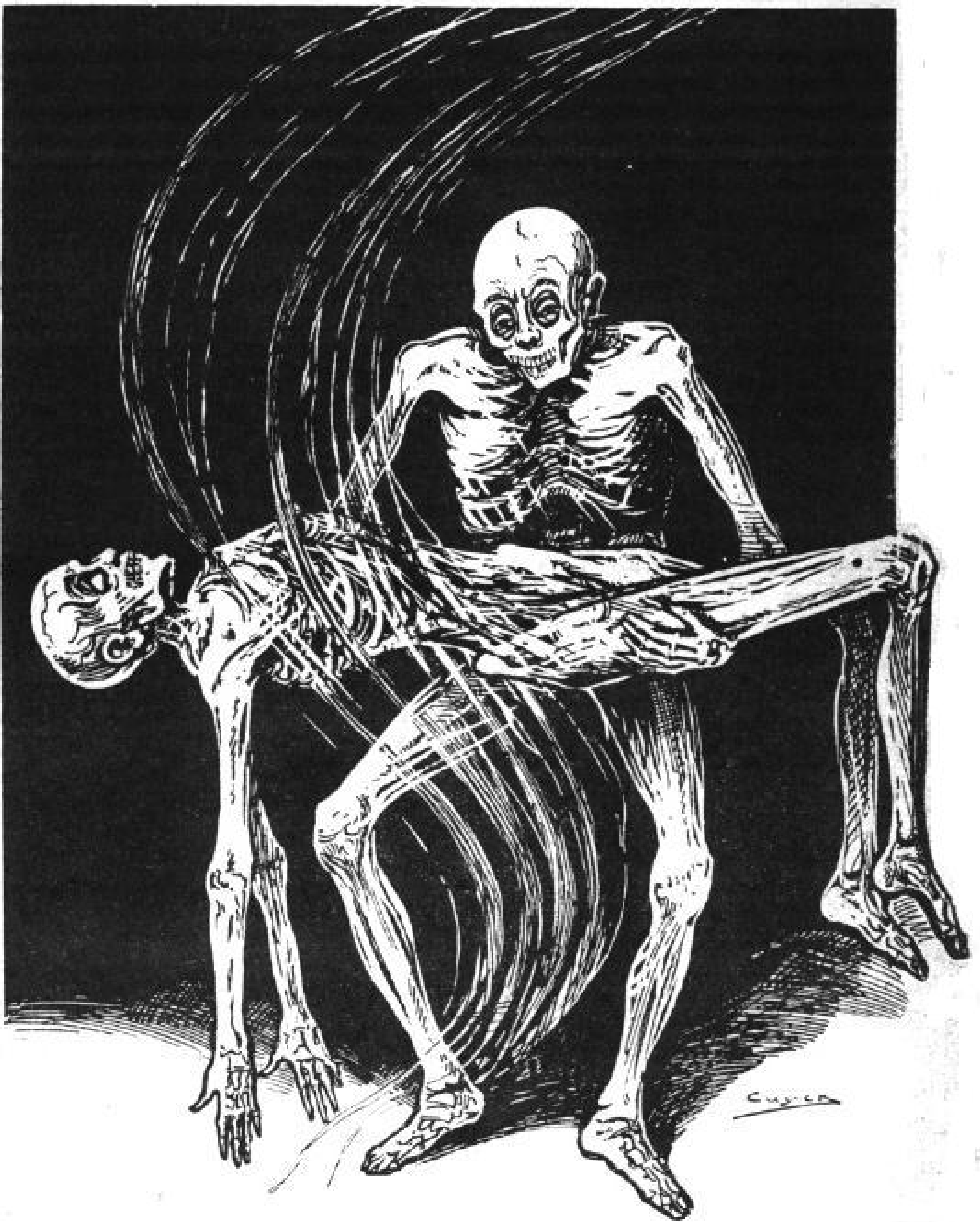
— Ah ! Ce Blackfide ! s'écria-t-il. Ah ! Cet incomparable génie ! Tout cela, j'en suis certain, n'était qu'une sarcastique expérience qu'il a essayée sur vous, à l'aide d'un jeu de miroirs et de projections lumineuses ! Il a voulu vous jouer une bonne farce, comme Vaucanson ! Il a voulu vous convaincre par là de cette vérité que tous les bons esprits ont admis depuis le Moyen-Age : un cerveau artificiel, suffisamment perfectionné, peut élaborer un travail qui ressemble à s'y méprendre à la pensée...

Voilà que Northouse acceptait sans ambages l'opinion qu'il avait l'air de contester tout à l'heure... Ce revirement ne m'étonna pas outre mesure, car je savais que mon ami cachait de préférence ce qui lui tenait le plus au cœur.

— Comment ! m'écriai-je. Vous aussi...

— Mais certainement, mon cher Prince, certainement ! Pensez-vous donc que...

Il n'acheva pas. Ses traits se crispèrent.



Il m'emporta vers le four dont il ouvrit la porte.

rent comme si une douleur nerveuse les traversait.

— D'autre part, hasardai-je, la pensée, c'est de la vie... Et je ne sache pas qu'une machine...

— La pensée est un mystère que vous n'expliquerez pas plus que n'importe qui, riposta mon hôte, qui s'animait. Par conséquent, ne venez pas vous autoriser de vos petites définitions pour méconnaître les créations exaltantes de la mécanique...

Trop exaltantes, certes! Je voyais de nouveau mon hôte gagné de cet enthousiasme dangereux dont on m'avait parlé.

— Vous n'ignorez pas, repris-je, que depuis l'aventure que je viens de vous raconter, Blackfide s'est tant acharné à la construction de ses androïdes qu'il en est devenu complètement fou?

A ces mots, l'insupportable Mlle Korsakov se trémoussa et dit de sa voix prétentieuse :

— Oh! Oh! Je ne m'attendais pas à des allégations si précises...

— Oui, complètement fou! Il entend ne plus parler qu'à des automates, prétendant trouver là seulement toutes les vertus et tous les héroïsmes...

— Eh! Cette folie est peut-être la vraie sagesse, opina William.

Mlle Korsakov m'agaça encore par ses simagrées; quant au docteur Ice, il continuait à fumer majestueusement son cigare, et ne laissa tomber que ce mot, de sa voix placide :

— Incroyable.

Mais les propos de Northouse achevaient de lever mes doutes. Les craintes de sa famille n'étaient que trop fondées; lui aussi devait se livrer à la funeste manie des automates... Je résolus d'en avoir le cœur net.

— Quant à moi, repris-je d'un ton assuré, j'estime que la fin de Blackfide était inévitable. Quant un homme de sa valeur consacre son temps à d'aussi futiles recherches...

— Futiles? s'écria William. Vous avez dit futiles?

— Oui, futiles...

Un énervement atroce s'exprima sur les traits de William. Il y avait de l'électricité dans l'air...

— Malheureux! Malheureux! Vous perdez de vue que... vous ignorez tout ce qu'il y a...

Je fus effrayé de l'angoisse qui approfondissait les yeux de l'halluciné. Mais moi aussi, je perdais patience. Je voulus trancher dans le vif de la question.

— Et vous, mon cher ami, dis-je d'une voix qui tremblait un peu, vous avez aussi un...

Je m'arrêtais... On eût dit que j'avais peur! J'hésitais, comme sur le point de violer un secret... Non! Je n'osais prononcer ce mot redoutable! Et cette Korsakov, qui continuait à me regarder d'un air égaré, me jetant hors de moi...

— Vous, repris-je, vous... n'avez-vous pas aussi un... un « atelier »?

Northouse sursauta.

— Non! Non! Je n'ai pas d'atelier! Je me suis plu jadis à faire quelques jouets, et c'est tout... Ah! Je ne suis pas capable de construire de tels chefs-d'œuvres, moi... Je ne suis pas un génie comme Bacon, Vaucanson ou Blackfide... Et je souffre de mon impuissance, je souffre...

Une plainte si poignante passa dans sa voix que j'en fus ému. La crépuscule adoucissait encore la lueur de la fenêtre; la petite lampe ne brillait guère, et il me sembla qu'une tristesse étrange envahissait la véranda. La confession sincère et inattendue de mon ami me troubla. Je me tus quelques instants, très énervé, et mes doigts machinalement tortillaient le fil d'une prise de courant attachée au lambris, tout contre mon fauteuil.

— Mais pourtant, mon cher William, repris-je avec courage, croyez-vous que votre véritable vocation soit de...

...Enfin, pourrais-je achever une phrase? Mon ami me regardait avec tant de colère que je dus m'arrêter. Et dans tout cet énervement le docteur Ice posa une fois de plus la cendre de son cigare et répéta, très calme :

— Incroyable...

Je dus me faire violence pour reprendre :

— Ne croyez-vous pas, mon cher...

Mais qu'arriva-t-il alors?

Un tremblement de terre ébranlant les deux Amériques n'aurait pas causé parmi nous une commotion plus soudaine...

Dans mon trouble, j'avais distraitemment retiré de leurs alvéoles les deux pointes de la prise de courant. La lampe s'éteignit; la véranda ne fut plus éclairée que par le jour mourant de la

fenêtre. Tout d'une pièce, le docteur Ice était tombé à la renverse sur son fauteuil, la tête en arrière, et sous sa barbe qui pointait vers le haut je vis le mouvement circulaire d'une petite bielle qui s'arrêtait lentement. Mlle Kor-sakov s'étendit de tout son long; et comme si le déclic d'un ressort venait de se briser j'entendis un r sans fin sortir de ses lèvres minces... Mais ce n'était pas tout! Horreur! Lui, lui aussi? Je me levai au comble de l'épouvante... J'avais cru voir, dans la pénombre trompeuse, que William lui-même, mon ami d'enfance, était tombé le nez sur la table! Sans songer à dissiper ce qui ne devait être qu'une illusion d'optique, je m'enfuis, je quittai à tout jamais cette maison maudite, — en oubliant ma canne.



« Je m'enfuis, je quittai à tout jamais cette maison maudite! ». (page 46.)

En 1913, c'était l'apparition de ce qui pourrait bien être la première collection strictement réservée à la science fiction, « Le Roman scientifique » (V. ce titre). Alex PASQUIER (1888-1963) qui l'inaugura et fut le seul auteur du seul volume qui la composa, a publié par ailleurs une utopie, *La conquête* (1926).

« Le Roman Scientifique »

Il s'agit sans doute là de la première collection spécialisée de science fiction, bien qu'elle n'ait apparemment pas connu plus d'un titre. Elle fut publiée en 1913 à Bruxelles, par les éditions « Polmoss », et le premier et seul titre fut *Le secret de ne jamais mourir*, par A. PASQUIER, suivi d'*Une histoire d'automates*. Le prix en était de Fr. 1,25 et elle se présentait au format in-8, avec illustrations intérieures de CUYCK, ainsi qu'une couverture en deux teintes de bleu-vert. Il devait paraître ensuite *Le cerveau électrique*, par le même PASQUIER (1888-1963) qui publia encore, chez un autre éditeur, *La conquête* en 1926. Un autre titre était prévu aussi, *Celui qui se ressuscita*, par Léon-Marie THYLIENNE, pseudonyme du Dr Léon WAUTHY. Mais aucun de ces deux titres n'a été découvert.

Pour paraître prochainement

dans la même collection :

LE CERVEAU ÉLECTRIQUE

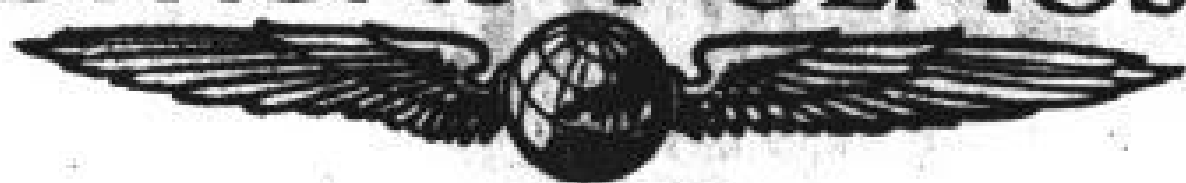
PAR A. PASQUIER

CELUI QUI SE RESSUSCITA

PAR LÉON-MARIE THYLIENNE



EDITIONS "POLMOSS."



PARIS

65, RUE DULONG, (17^e)

BRUXELLES

32, RUE REMPART DES MOINES

